

Retours de flamme

Les nouvelles d'Orient sont de nouveau assez inquiétantes. M. Boumediène, l'actuel « homme fort » d'Alger, a été accueilli au Caire par des clameurs de revanche.

Fait plus grave : les livraisons d'armes soviétiques à l'Égypte ont repris de l'ampleur.

La revanche ? Il est clair que beaucoup de dirigeants arabes en sont obsédés. La défaite a été trop rapide pour qu'ils s'y résignent. Ils l'attribuent à la malchance, à la trahison, à d'obscurs complots impérialistes.

Peu de jours avant l'ouverture des hostilités, les correspondants de presse au Caire, décrivant la frénésie des masses fanatisées, constataient qu'elles n'avaient pas la moindre idée de ce que peut être une guerre moderne. Une armée innombrable allait passer les Juifs au fil de l'épée, comme du temps des califes... Ce qui est arrivé dépasse leur entendement.

« Il n'est pas question de tracteurs dans le Coran ! » s'écriaient les imams des populations musulmanes de la Caspienne, quand ils s'opposaient à la mécanisation de l'agriculture, à l'époque du premier plan quinquennal. Il n'est pas question non plus dans le Coran de chasseurs-bombardiers ni d'armes automatiques...

La dictature, un moment chancelante, a resserré son emprise sur la foule. La dérouté du Sinaï n'a fait qu'abattre pendant quelques jours une fièvre agressive, qui reprend.

Bien des pays se préoccupent du sort des réfugiés arabes. Pas l'Égypte ! Son chef, ses ministres, son armée ne songent visiblement qu'à refaire leurs forces pour les jeter de nouveau un jour sur Israël.

Il est trop évident que la cause profonde du conflit ne tient pas surtout aux compétitions impérialistes, aux intérêts pétroliers, etc..., qu'invoquent les spécialistes.

Ces facteurs ont certes leur importance. Une guerre, petite ou grande, n'a jamais effrayé les dirigeants des trusts qui contrôlent les sources de richesse du Proche et du Moyen-Orient. Et en ce qui concerne la R.A.U., on ne soulignera jamais assez combien, en 1955, Foster Dulles eut tort de refuser, par préjugé doctrinaire, toute contribution américaine à la construction du barrage d'Assouan. Ce fut une faute, que l'Occident paie de la prépondérance soviétique en Égypte, sinon au Soudan.

Mais la violence de l'agressivité contre l'État d'Israël ne saurait s'expliquer par là. Qu'il soit lui-même raciste ou non, partisan ou non de la « guerre sainte », Nasser sait combien il est aisé d'exciter les passions raciales d'une population ignorante et misérable, et de provoquer jusqu'à la fureur les antagonismes religieux.

Les Arabes, entre eux, ne sont pas très unis. Mais en face des Juifs, ils se rejoignent facilement à l'appel du « Raï » nullement pour combattre « l'exploitation de l'homme par l'homme », mais sous l'empire d'un sentiment encore plus puissant que toutes les causes matérielles : la haine.

C'est elle qui a poussé le nationalisme égyptien à vouloir l'extermination du peuple juif.

C'est elle qui, de nouveau, inspire le dictateur égyptien à mesure qu'il reçoit des encouragements et de l'aide.

Est-il exact, comme vient de le déclarer M. Levi Eshkol, qu'entre l'Union soviétique et

l'Égypte il existe « un pont aérien de cinq cents avions, qui déverse des avions, des tanks et des canons » ?

Si c'est vrai, nous allons tôt ou tard à un « second round ».

Est-il concevable que l'U.R.S.S. tire ainsi la conclusion de son apparent échec à l'Assemblée générale des Nations Unies ? Dans ce cas, il serait hasardeux, sinon vain, de parler encore de coexistence pacifique. Quelle que soit la qualité du matériel livré, il ne peut avoir pour ceux qui le reçoivent que le sens d'une approbation de la volonté de revanche. De nouveau, la destruction d'Israël serait l'objectif. L'Est et l'Ouest rentreraient dans une phase de coexistence belliqueuse.

On se refuse à croire que telle soit l'intention des Soviétiques. Non seulement la contradiction avec leur politique passée et récente serait trop flagrante, mais quel intérêt auraient-ils à donner raison à leurs pires adversaires d'Europe et d'Amérique qui les accusent de vouloir ouvrir un second front à l'ouest de l'Asie ?

Le plus probable est qu'il s'agit avant tout, pour l'U.R.S.S. de préserver et de consolider une influence en Égypte non pour mettre à l'épreuve, une fois encore, les armements qu'elle lui fournit, mais pour exercer sur la politique du Caire un contrôle plus serré.

Quelles que soient les avances que leur inflige la concurrence chinoise, ce n'est pas au moment où ils se préparent à célébrer le cinquantième anniversaire de leur régime que les dirigeants soviétiques s'emploieront à rallumer dans le Proche-Orient un foyer de grand conflit.

Mais l'alerte a été vive, et il faut s'attendre à plus d'un retour de flamme.

par Victor LAROCK.

Hay que romper el cerco del silencio que la dictadura pretende imponer a los socialistas

Por Rocha ALBA

Conviene realizar un profundo estudio sobre la psicología de las masas respecto a la continua y absorbente propaganda de la dictadura. Hay que apreciar en su justo valor el impacto que haya podido prender en la conciencia ciudadana el martilleo constante de los medios de comunicación de masas, primando la importancia decisiva del comunismo como fuerza absoluta del antifranquismo. El desarrollo que en su día puede alcanzar tal partido no se lo deberá a sus méritos, científicamente desconocidos, sino a la rusticidad, a la picuda y polvorienta proyección propagandística del régimen. Lo mismo en España que en Grecia y Portugal, la dictadura se aferra a una fórmula primaria, desnuda de argumentos legales dentro de la sociología, como es apuntalar los fundamentos de su implantación, porque de otra manera el país iba a caer bajo el dominio de los bolcheviques nacionales.

Su trinchera es precisamente el temor de la sociedad humana a verse envuelta en un conflicto donde el extremismo fuera el rector superior. Desde esa parcela defiende una posición aleatoria, firmemente convencida de que al ignorarse a los socialistas, la gente no tiene otra opción que ponerse al lado o enfrente, si es osada. Entonces, en semejante esquema cuadrado, ciertos neoliberales que han surgido dentro del régimen conciben la posibilidad de que ellos reciban

el apoyo popular que de otra forma tendría que ir a los socialistas, pues al mantener a éstos en un circuito cerrado de silencio, el pueblo deberá elegir entre comunistas, extremistas de Franco y « sociales » desprovistos de moral política, pero fuertemente amparados por los oscuros grupos de presión, desde capitalistas a neofalangistas y democratizantes de la hora crepuscular, sin nexo con la historia ni tampoco con la realidad presente.

El obsesivo escalamiento en Prensa, Televisión y Radio de las declaraciones del secretario general comunista español a los periódicos extranjeros evidencia la debilidad y el agarrotamiento del franquismo. Nunca hubieran hecho lo mismo en el caso de haber sido, y lo es con frecuencia, una figura socialista.

Partiendo de la premisa que el pueblo, en una gran parte, padece de alienación del temor y la ignorancia, con mayor motivo las mujeres, impresionadas infantilmente por el ritornelo atosigante de la cruel paz de la dictadura, negativa a todas luces, nos es imprescindible a los socialistas, al Partido Socialista Obrero Español, levantar una plataforma estratégica que reduzca a polvo las ilusiones, aderezadas de quimeras, de quienes pretenden ocultarnos con una manta agujereada. Si los anatemas pueden ser útiles en un momento determinado, lo importante hoy, ante el confusioismo que reina en España, es, o debe ser, vigorizar las bases socioeconómicas y extenderlas en profundidad en los medios obreros.

El obrerismo es potencialmente socialista, pero se desenvuelve en un ambiente ambiguo, entre la dispersión y el enajenamiento, desprovisto de la cobertura ideológica común en la sociedad europea, juvenil y madura. Nos referimos a la entidad humana en general, en la que las inquietudes aisladas constituyen la excepción. En este sentido, el socialismo no ha permanecido ocioso. Todo lo contrario ; las reglas que condicionan su conducta están al alcance de la opinión popular, rigurosamente actualizadas, sobre cientos científicos, bajo la influencia definitiva de su condición de Partido obrero de masas. Esto es lo primero que hay que dejar bien sentado. Nuestra razón es realizar la revolución democrática y socialista, dentro de la libertad, para situar al obrero en el lugar que le corresponde en la nueva sociedad. Con todos los flecos que puedan surgir después, una vez experimentado el cambio fundamental, el socialista es, ante todo, el verdadero Partido del proletariado español. Su pasado es brillante, hasta el extremo de que cuanto consiguieron las masas fue por conducto suyo. En la actualidad su prestigio no tiene igual en la lucha obrera que desarrolla el pueblo español.

Cabe admitir, sin embargo, un hecho que concierne la psicología de los pueblos oprimidos. Por reacción frente al despotismo que le ha sojuzgado durante tantos años, un sector puede inclinarse hacia soluciones extremas. O sea, que por indignación latente y por haber hecho malla en su conciencia la propaganda de la dictadura, que sólo dibuja un enemigo, el comunismo, conside-

ra que la salida de aquélla es el extremismo opositor. Pueden jugar factores sentimentales, añoranzas juveniles y destellos del éxito de la revolución que realizaron los soviéticos, cuya ascendiente proyección actual halla eco en los medios difusores. Pero esa reacción es circunstanciada, sin valor permanente, efluvio que la dinámica de la historia disipará pronto.

El partido político que se halle en el centro de esas corrientes sociales tiene todas las posibilidades de triunfar. El Partido Socialista lo está. Lo que necesita son los vehículos de comunicación de masas para hacer valer sus argumentos, en España solamente reservados a la extrema derecha y por contraposición a los que han firmado un pacto, podríamos decir, con el oportunismo. Mas, salvo otra dictadura, situación aberrante en la hora europea que nos corresponde vivir, el socialismo democrático es el principal depositario de la confianza del obrerismo español. Lo está demostrando en la calle, en la fábrica, en los círculos intelectuales, en su relación con el Socialismo internacional. Pese a la propaganda unilateral, la dictadura sabe que su único, su verdadero enemigo es el P.S.O.E. y la U.G.T., organizaciones fieles a su origen glorioso, que jamás han practicado el chalaneo ni el cambalache.

Ese es el motivo de que se pretenda desconocernos hoy, ante lo cual hay que multiplicar nuestra militancia democrática y sindical, a la vez que garantizamos a las fuerzas internacionales del sindicalismo libre y del socialismo, que con tanta admiración siguen nuestra lucha, que la victoria de la Democracia española es un absurdo sin la presencia activa de los socialistas.

La opresión del pensamiento y la información

El martes día 11 ha sido cosestrada la edición del número de junio del «Boletín de la H.O. A. C. », publicado por la Comisión Nacional de este organismo de Acción Católica. La orden fue dada por el Ministerio de Información y Turismo. La tirada del Boletín es de unos quince mil ejemplares.

Después de la desaparición de « Juventud Obrera » y « Signo », el « Boletín » era el único órgano de Acción Católica que se publicaba. Parece ser que lo que ha provocado la recogida ha sido la inserción de dos artículos; uno titulado «Leyes ilegales», en el que el autor se preguntaba si la reciente reforma —para agravarlo— del Código Penal era válida, ya que fue aprobada en una sesión plenaria de las Cortes a la que asistieron solamente treinta y nueve procuradores entre seiscientos. El otro, trataba sobre las persecuciones de que son objeto los enlaces sindicales y los jurados de empresa.

LO QUE CIRCULA POR ESPAÑA
LA LEY DEL MOVIMIENTO Y EL P.S.O.E.
LA BURLA, ACTO DE GOBIERNO

A LA OPINION PUBLICA

A fuer de sinceros no podemos menos de expresar que el proyecto de Ley del Movimiento no nos ha decepcionado (que nos perdonen los soñadores, los captados por esa demagogia «democratizadora», calculada y momentáneamente rentable de los Solís, los Fraga, etc. ; los perezosos mentales y cuantos, por diversas razones de dudosa ética política, supusieron que una hábil penetración en los estamentos del totalitarismo franquista podría facilitar la reconquista del timón) ; y no nos ha decepcionado porque precisamente ese es el en defender «los principios», el continuismo de la arbitrariedad de las mesnadas «triumfantes», halaga un tanto a nuestra férrea voluntad de defender los nuestros e ir contra las acciones desviacionistas no siempre limpias y sanamente sentidas. Si bien en unos, los «principios» sean atezar, amordazar, paralizar e impedir el desarrollo de mentes ágiles ; y en otros, los «principios», como acontece con los nuestros, conduzcan a la creación de conciencias en las que sea imposible se alberguen los odios y las bajas pasiones y en las que sobre los hombres haya cerebros acorazados en los que no sea posible la penetración de pensamientos con-

trarios al mutuo respeto, a la justicia, a la comprensión, a la convivencia y al bien común.

Que un partido político como lo es, quiérase o no, Falange Española Tradicionalista y de las Jons, inicie aperturas a diestra y siniestra, o que eleve las cuotas de entrada a cantidades fabulosas, o las «penalencias» sean muy duras para evitar aluviones que desborden, es algo que sólo a tal institución política compete ; pero que ésta en períodos de corrientes antimopolíticas, acepten la ingerencia del Estado, el sostenimiento económico suyo por parte de éste, el poder administrativo y coercitivo del Gobierno para institucionarla y estructurarla monopolíticamente con detrimento para ideas que se hallan bien latentes en los individuos del propio Estado, sean más o menos mayoritarios o minoritarios, si bien no se les permita su libre y legítima asociación, es algo que debiera sonrojarse a la propia masa de esta institución. En un trato de favor que envilece por igual al que lo concede y a quien lo acepta. Más aún, cuando va aceptándose incluso la separación de poderes de más elevado quehacer.

Que un Gobierno que se dice iniciar la apertura hacia la democracia, que programatiza la ac-

(Pasa a la pág. 2)

La compañera Golda Meir, Secretaria General del Partido Socialista israelí MAPAI y ex ministro de Asuntos Exteriores de su país, ha asistido como delegada fraternal al Congreso nacional de la S.F.I.O., celebrado en París. En la sesión del día 1 de julio, Golda Meir pronunció un discurso sobre los acontecimientos en el Oriente Medio, que, por su interés, reproducimos en español. El discurso fue seguido con atención y, al final del mismo, después de una grandiosa ovación, todos los delegados y asistentes, puestos en pie, cantaron « La Internacional ».

• Queridos amigos:

Nunca he sentido tanto como hoy el no haber estudiado la lengua francesa, a fin de poder hablar y transmitir directamente los saludos fraternos de las Ejecutivas, no ya solo del MAPAI, sino del conjunto de las fuerzas obreras de Israel, pues creo tener el derecho de hablar en nombre del conjunto del movimiento obrero de Israel.

Espero que en el próximo Congreso, los representantes del movimiento obrero de Israel podrán hablar, no ya en nombre de los partidos obreros unificados — como tal es la situación hoy día — sino que podrán hablar, en nombre de un solo partido, del conjunto de los partidos obreros de Israel, o sea, en nombre de un solo partido representante de los tres partidos obreros.

Yo quisiera hablaros de la situación actual y de los problemas a los que Israel tiene hoy que hacer frente.

Puedo hablaros con una total tranquilidad de espíritu, pues el Partido Socialista Francés, la S.F.I.O., cuenta con camaradas que desde siempre han mostrado un profundo interés por los problemas de Israel, tanto más cuanto que este Partido tiene una concepción muy clara del socialismo, y que no ha cambiado de política ni de concepción respecto a Israel, esté en el Gobierno o fuera de él.

Israel tiene hoy poco más de 19 años. Es la tercera guerra que acabamos de hacer. Ninguna de estas tres guerras las hemos escogidos ni desado nosotros.

En 1948, doce horas después de la declaración de independencia, los ejércitos de siete naciones árabes atacaron Israel.

En 1956, cercados no solamente por los países, sino también por las armas proporcionadas por la Unión Soviética, nos hemos visto obligados al combate.

En 1967, con armas mil veces superiores a las de 1956, mil veces más fuertes, cercados por Egipto, Siria y Jordania — ante submarinos, « rockets » aviones, bombas —, hemos esperado durante semanas, en tanto que el ejército egipcio se adentraba en el Sinaí, que quizá la familia de las Naciones, o por lo menos los hermanos mayores entre las naciones, harían algo para evitar la explosión de esta tercer guerra.

También nosotros, durante cuatro meses y medio, en las interminables sesiones de las Naciones Unidas, hemos pedido que fuesen desalojados ciertos territorios, particularmente en la región de Gaza, el estrecho de Tiran, Charm-el-Cheik, y hemos pedido garantías, hemos querido que las Naciones Unidas establecieran allí una fuerza para estar seguros de que no se repetirían las infiltraciones en territorio israelí, y para que se nos garantizase la navegación en el golfo de Akaba.

Hemos resistido a las Naciones Unidas, y no ha habido más que dos votos que se elevaran contra la retirada incondicional: éstos fueron el de Israel y el de Francia, dirigida en aquel momento por el Gobierno Guy Mollet.

No abusaré de vuestro tiempo contándoos todo lo que ha ocurrido desde 1957. Bastará decir que Egipto y Siria fueron rearmados masivamente.

Quisiera describir la situación que reinaba hasta hace unas semanas en la frontera siria. Las posiciones sirias se hallaban sobre la meseta que domina el valle donde se encuentran los

IMPORTANTE DISCURSO DE GOLDA MEIR sobre la situación en el Oriente Medio

« kibbutzim » y las colonias colectivistas israelíes. La frontera entre Siria e Israel pasa entre las posiciones y estas colonias. Varias veces por año, en ocasiones incluso varias veces por mes, los sirios bombardeaban estos pueblos. Una vez, dos miembros de uno de estos pueblos fueron muertos cuando cultivaban su jardín, y todo lo que el Consejo de Seguridad pudo hacer fue condenar de manera vaga el asesinato en general. Dirigiéndose al Consejo de Seguridad, el embajador de Israel manifestó que para decir al mundo « No matarás » no hacía falta un Consejo de Seguridad, pues esto ya había sido dicho hace más de 3.000 años. Pero de hecho era que, en efecto, a causa del veto de la Unión Soviética, el Consejo de Seguridad estaba prácticamente incapacitado para hacer algo eficaz que evitara esta clase de ataques y asesinatos.

Israel, pues, no ha podido nunca obtener satisfacción de la O.N.U. a causa del veto soviético. Sabiendo los árabes que, hicieran lo que hicieran, tenían asegurado el veto soviético, obraron en consecuencia.

En 1956, cuando los rusos pidieron la inmediata retirada de las fuerzas israelíes del Sinaí, los tanques soviéticos estaban en las calles de Budapest. Así, pues, si en teoría todas las naciones son iguales en el seno de las Naciones Unidas, no es menos cierto que algunas naciones, siendo iguales, benefician de medidas diferentes. Se permite, le está perfectamente permitido a la Unión Soviética, colocar tanques y carros de combate en Budapest, pero no se le permite a Israel que tome las medidas necesarias para asegurar su propia defensa, sobre su propio territorio.

No puedo decir que durante las tres semanas que precedieron al combate, el pueblo y el Gobierno de Israel estuviesen tranquilos. En efecto, tenemos un país muy pequeño, y el conjunto de la población no excede dos millones y medio. Estamos cercados. Tanto más, cuanto que la propia Jordania no sólo ha realizado un pacto con Nasser, sino que ha colocado a su ejército bajo el mando de un general egipcio. Así, pues, estaba claro que iban a combatir hasta el último soldado jordano. La frontera entre Jordania e Israel es una frontera rara. Es una frontera larguísima. Y también puedo decir que en un sitio determinado la distancia que separa el mar de la frontera jordana es de 15 kilómetros. Basta con que el ejército jordano practique una incisión en este lugar para que el país se encuentre cortado en dos y no pueda siquiera movilizar a sus reservistas. Combatimos dando la espalda al mar. Incluso si no quisiéramos combatir, estaríamos planteados obligados a ello si se plantease el caso de una retirada, es decir, de tenernos que retirar hacia el mar. Es además, una cosa que ya sabemos desde 1948 y que, con cierto sentido del humor, la gente decía por entonces: « Nuestra arma secreta es ésta: no tener alternativa ». Y es que no tenemos en verdad otra alternativa. Estamos obligados a combatir porque detrás de nosotros está el mar.

La situación estaba muy clara: Jordania, Siria y Egipto se hallaban contra nosotros; Egipto había concentrado en el desierto del Sinaí a más de 80.000 soldados, más de 1.000 tanques y aviones de todas clases, « Mig », « Illuchine », etc. Día tras día, nuestros amigos nos decían: « Por Dios no combatan, sobre todo no combatan ». Teníamos montones de buenos consejos. Unos, que querían tratar de enviar un barco al golfo de Akaba, otros que querían tratar de convocar a los cuatro Grandes... pero todos nos pedían que no combatiéramos. Entre tanto, la

situación empeoraba de día en día.

No es necesario ser un experto militar para darse cuenta del verdadero peligro al que tenía que hacer frente Israel. Es un país pequeño que tiene muy pocos aeródromos. Si tuviésemos tantos aeródromos como Egipto, no habría sitio en el territorio de Israel para ninguna otra cosa. Sabemos perfectamente que el problema se planteaba de manera muy simple: quien primero destruyese la fuerza aérea de su adversario, ganaría esta guerra.

Hicimos lo necesario, destruimos las fuerzas aéreas del enemigo y así ganamos la guerra; pero, no queremos, nos negamos, a ser unos héroes muertos.

Y pedimos a nuestros amigos, y particularmente a nuestros amigos socialistas, a nuestros amigos miembros del movimiento obrero, que nos reconozcan el derecho de vivir. No podemos aceptar que el derecho de legítima defensa sea reservado a todos los pueblos excepto uno, es decir, al nuestro, simplemente para dar gusto a nuestros amigos...

Además de que no nos cabe la menor duda sobre las consecuencias que hubiesen sufrido los israelíes si hubiese ganado Nasser. En efecto, si Nasser hubiese ganado, ningún israelí hubiese podido tomar una parte de vuestro tiempo para que le escuchárais en este Congreso.

Porque Nasser decretó la guerra santa, y en la guerra santa no se hacen prisioneros; en la guerra santa hay que matar a todos los adversarios y, según Nasser, todos los israelíes son adversarios suyos.

De todos sitios se nos acusa

LO QUE CIRCULA POR ESPAÑA

LA LEY DEL MOVIMIENTO Y EL P.S.O.E.

(Viene de la pág. 1)

ción con miras al restablecimiento de un Estado de derecho, de liquidación de una etapa que estimo de abuso de poder, de mesianismo, de torpezas y errores y cerrado a la libre expresión del pensamiento, produzca transgresiones a los derechos humanos de la naturaleza y alcance como el que se tipifica en el proyecto de Ley del Movimiento, es una burla que irrita, subleva y entristece; pero es algo más también, puesto que desmascara al franquismo a los ojos de los que juzgaron, ingenuamente, sinceros los propósitos democratizadores del régimen. Para nosotros no es más que otra burla que agregar al gran cúmulo de las que viene cosechando desde que iniciaron su « carrera » democrática; democratización que hemos de reconocer no pueden sentir tanto por principios como por conservación de la « especie » totalitaria.

El P. S. O. E. proclama a través de su C.P., que denunciará todo fraude que pretenda hacerse al pueblo Español y declara que para entrar de verdad en el concierto democrático del mundo, no hay más solución viable que la de restablecer las libertades ciudadanas bajo un Gobierno provisional sin signo institucional, que lleve a feliz término proyecto tan noble como el de liquidar lo existente e instaurar una convivencia ciudadana, por vías incruentas, alterada por episodios que pertenecen a la historia, pero que no pueden seguir siendo murallas que dificulten y que nuevas generaciones se vean privadas del usufructo de la libertad.

de ser culpables de un montón de cosas imaginarias, que no existen. No admito la culpabilidad más que en un sentido: el de haber ganado la guerra.

Primeramente, la guerra no ha sido ganada por nada. La guerra no se gana nunca a bajo precio. Centenares de jóvenes, entre los mejores miembros de los « kibbutzim », gentes venidas de la ciudad, de las Universidades, han perdido la vida. Millares de mozos están todavía en los hospitales, hay familias que han perdido a sus hijos, y hay inválidos, jóvenes que no serán nunca capaces de trabajar, de ganar su vida por sus propios medios.

Pero lo que es importante subrayar es que en 1948 los jóvenes de Israel fueron a hacer la guerra, doce horas después de la declaración del Estado. En 1956, sus hijos o sus hermanos jóvenes, fueron a defender este Estado. Y hoy, en 1967, los hijos jóvenes o los hermanos más jóvenes de aquéllos, están de nuevo obligados a hacer la guerra para defender este país. Después de la segunda guerra mundial, después de la muerte de seis millones de judíos, nos hemos jurado no dejar ya nunca más que los judíos se dejen matar sin defenderse. Y no es nuestra intención, dejar nuevamente, después de 1948, a dos millones de judíos que mueran sin defensa. No vamos a tolerar esta clase de asesinato y vamos a defendernos.

Israel no tiene aspiraciones expansionistas ni la intención de guardar unos territorios. Desgraciadamente se nos pide, varios países lo piden — y lo sentimos sobre todo es la presencia de Yugoslavia entre esos países —, la retirada inmediata de nuestras fuerzas. Pero, ¿para qué? ¿Para preparar otra guerra? ¿Es que se espera de nosotros que pidamos a nuestros hijos, a los que hoy tienen 7 años, que se preparen para que dentro de algunos años tengan que hacer también la guerra batiéndose de la misma manera? Nosotros hemos decidido que esta sea la última vez que se combata...

Hace unos días, he tenido el honor de entrevistarme con un delegado parlamentario socialista de otro país. Me dijo: «Efectivamente, pero con esta victoria están ustedes tranquilos para lo menos 10 años...» (Risas) ¿Qué quiere decir esto? ¿Quiere decir que mis hijos deberán combatir de nuevo dentro de poco? Más todavía, ¿quiere esto decir que debemos, ahora ya, preparar a los soldados para esa guerra? Si no se sabe nunca cuando o cómo empezará una guerra mundial, si es que tiene que darse algún día, no se puede estar preparándose sistemáticamente ante esta eventualidad.

¿Cuál es, pues, la situación actual?

Jerusalén es una ciudad santa para las tres grandes religiones. En 1948 Jerusalén era sistemáticamente bombardeada. No solamente fueron destruidos algunos edificios, sino que se perdieron muchas vidas. Y ni un solo país defendió esta ciudad. Los únicos que la defendieron fueron los soldados judíos de Palestina.

En 1967, nos encontramos exactamente ante la misma situación. Así que yo pregunto: ¿cómo puede ser, cómo es posible, que los amigos que han permitido que durante 19 años esté Jerusalén bajo la jurisdicción de un régimen que ustedes conocen, no hayan hecho nada durante todo este tiempo para defender los derechos de los judíos en este terreno? ¿Cómo es posible que israelíes católicos, israelíes musulmanes, por no hablar de los judíos, no hayan podido ir a los lugares santos, y que nadie haya dicho una palabra, y que ahora, de

golpe, cuando Jerusalén ha sido liberada, todo el mundo grite y levante la voz contra este estado de hecho?

Entonces nosotros preguntamos: ¿Es que son preferibles las alambradas a una ciudad unificada? Los que estaban en Israel estos últimos días han podido darse cuenta que judíos y árabes se han vuelto a encontrar, que se han quitado todas las alambradas, que el paso de la ciudad santa a la ciudad nueva, y viceversa, se efectuaba sin el menor incidente, que los amigos volvían a encontrarse de nuevo. ¿Se quiere cambiar: esto para instalar de nuevo las alambradas entre las dos ciudades?

Podemos decir a nuestros amigos, por todas partes, que no tenemos la menor intención de abandonar esta ciudad.

Creemos que en esta ciudad puede realizarse la amistad entre los dos pueblos. Y sobre todo, en lo que se refiere a los lugares santos, el Gobierno ha dicho muy claramente que no tenía ninguna pretensión concerniente a la jurisdicción y la administración de los lugares santos. Los lugares santos, que son lugares importantes para los miembros de ciertas confesiones, podrán ser dirigidos, administrados directamente por éstas. E Israel no tiene nada contra este arreglo...

¿Qué pide, pues, Israel?

¿Qué es, pues, lo que resulta tan difícil de alcanzar?

Queremos simplemente que los árabes se sienten a la mesa para discutir de un tratado de paz y que todos los problemas que están todavía en suspenso sean resueltos, incluido el problema de los refugiados, que debe y que puede ser solucionado en el cuadro de una verdadera paz en el Oriente Medio.

Hace unos días, el jefe del Estado Mayor israelí ha recibido el título honorífico de doctor de la Universidad de Jerusalén, y al iniciar su alocución hizo la siguiente pregunta: «¿Pero qué relación existe entre este lugar de ciencia y de espíritu y un representante de una entidad sinónima de violencia?», respondiendo a continuación: «¿Quiénes son, pues, los soldados de Israel? Las muchachas soldados enseñan a leer y a escribir a un público analfabeto llegado de países subdesarrollados. Los soldados son hombre que no participan en ningún desfile de la victoria, que no participan en ningún acto de los que se puedan celebrar después una guerra. Son gentes profundamente tristes. Tristes, primeramente, porque han dejado a los mejores de entre sus compañeros sobre los campos de batalla, pero también, porque han visto morir y porque han visto cómo eran heridos los hombres que se encontraban del otro lado ».

« No queremos más guerra y pensamos que incumbe a la opinión pública ayudarnos; porque cuando la Unión Soviética llega tan bajo como hasta acusarnos a nosotros, las víctimas del momento, a nosotros, las víctimas de antes, de ser nazis o de utilizar sistemas nazis, y no podemos aceptar, y creemos que corresponde a la opinión pública, y particularmente a la opinión pública socialista, el ayudarnos a convencer a nuestros amigos de los diferentes países árabes a que se haga la paz en Israel para el bien del Oriente Medio y para el bienestar de dos millones y medio de israelíes y de decenas de millones de árabes que también tienen derecho a la prosperidad.

No tenemos la intención de conservar los territorios, pero queremos que todo esto se solucione también alrededor de una mesa de discusión para una paz duradera en el Oriente Medio.

Muchas gracias. »

« El buen socialista no propugna la violencia como sistema; prefiere la actuación legal, pacífica, pero al mismo tiempo sabe que debe estar siempre dispuesto a luchar contra el fascismo, cualesquiera que sean sus manifestaciones y color, y sacrificar si es necesario su libertad y su vida, hasta vencerle. »

LARGO CABALLERO

La faiblesse de l'O.N.U.

Par Robert FALONY

L'Assemblée générale des Nations Unies réussira-t-elle, avant de se séparer, à produire une résolution sur le Moyen-Orient ? Qu'un texte de synthèse plus ou moins anodin soit finalement adopté ou non, l'heure de la vérité a sonné cette semaine : aucune-majorie n'a pu se dégager en faveur de l'un ou l'autre des textes en présence. Les voies à l'O.N.U. ont déjà fait l'effet d'une analyse dans notre journal. Nous voudrions ici en tirer quelques enseignements pour l'avenir de l'institution internationale.

DES MAJORITES NEGATIVES

L'O.N.U., entend-on dire volontiers, est « impuissante ». Les derniers votes ne font que confirmer cette impression dominante. Encore faut-il bien voir que cette situation n'est que la conséquence des antagonismes entre les blocs et les puissances. Malgré son caractère très modéré, la résolution des non-alignés demandant le retrait des forces israéliennes n'a obtenu que 53 voix sur un total de 122. A la contre-épreuve, la résolution latino-américaine plus favorable à Israël n'en a obtenu que 57. Dans l'un et dans l'autre cas, non seulement la majorité requise des deux tiers était loin d'être atteinte, mais encore la simple majorité absolue ne l'était pas.

Assurément, ce vote a confirmé l'ampleur du soutien et des sympathies dont Israël bénéficie à travers le monde — les pays arabes feraient bien d'en tirer une fois pour toutes une conclusion réaliste les amenant au dialogue. Mais les résultats n'auraient pas été très différents sur le vote de n'importe quel texte opposant l'U.R.S.S. et les U.S.A. L'exemple le plus typique de ceci est fourni par les scrutins qui, d'année en année, confirment le refus d'admettre la Chine dans l'organisation.

Lorsque par contre, une conjonction d'intérêts rassemble l'U.R.S.S. et les U.S.A., la plus large majorité est assurée, tant au Conseil de Sécurité qu'à l'Assemblée où une unanimité si rare que nul ne veut la rompre. Nous y reviendrons.

LES « CLIENTELES »

L'absence de majorités autres que négatives n'a pas toujours été la règle aux Nations unies. Jusqu'à l'entrée massive des pays du tiers monde fraîchement émanicipés, il existait à l'O.N.U. une majorité occidentale et anticommuniste quasi automatique. L'anomalie que constitue la présence parmi les Etats membres de l'Ukraine et de la Biélorussie, simples parties du territoire de l'U.R.S.S. a même pour origine la volonté de Staline d'obtenir une compensation à la nombreuse « clientèle » latino-américaine des U.S.A., une vingtaine d'Etats en tout, un bloc dans lequel on ne vote que rarement à l'encontre des intérêts du puissant chef de file du continent américain.

Avec l'irruption dans la lice du tiers monde, une double majorité se dégage ensuite : l'une, classique, anticommuniste, l'autre anticolonialiste. Le déclin du colonialisme purement politique a rarement les occasions pour le bloc communiste de remporter dans ce domaine des succès faciles. Durant la dernière période, l'entrée à l'O.N.U. d'un certain nombre de

petits Etats économiquement très dépendants a même renforcé la position américaine. Citons parmi eux le Botswana et le Lesotho, ainsi que le Malawi (1) en Afrique australe ; la Jamaïque, Trinidad et Tobago, la Barbade (Antilles). Parmi les latino-américains, tel ou tel grand Etat peut faire preuve d'indépendance à l'occasion. Le chapelet des six petites républiques d'Amérique centrale par contre, offre le type même de la clientèle des U.S.A.

A l'opposé, l'U.R.S.S. a son bloc avec les « démocraties populaires » les plus liées à Moscou et quelques pays « non capitalistes » du tiers monde...

LES RICHES ET LES PAUVRES

Manœuvrée et manipulée par les grandes puissances, l'Assemblée générale des Nations unies n'est qu'un club des gouvernements du monde, dont sont exclus la Chine et les pays divisés (Allemagne, Corée, Vietnam). Et si vraiment l'on souhaite voir en l'organisation internationale un embryon de pouvoir planétaire, il faut faire pour cela un gros effort d'imagination et d'anticipation. La « supranationalité » de l'O.N.U. n'existe jamais que par délégation de pouvoirs et à titre précaire. Avant U. Thant, M. Hammarskjöld avait pu mesurer les étroites limites de ses possibilités, et on peut dire qu'il en est mort. Plus clairement encore, les nerfs de la guerre, au lieu de la paix — l'argent, les grands moyens militaires — ne peuvent être fournis que par les puissances — et essentiellement par les Etats-Unis. Toute la faiblesse et la misère du tiers monde se reflètent dans cette situation assez extraordinaire : en 1964, le revenu national de 11 pays membres de l'O.N.U. (la quasi totalité) se montait à 538 milliards de dollars. Le seul revenu national des U.S.A. s'élevait, lui, à 585 milliards de dollars. L'écart a dû s'accroître encore. N'échapperaient à cette liste des 11 que l'U.R.S.S. (2), la Grande-Bretagne et la France...

FAUSSE EGALITE

Alors que le Conseil de Sécurité, avec le droit de veto des cinq grandes puissances (U.S.A., U.R.S.S., Grande-Bretagne, France et Chine nationaliste...) a ramené le visage d'un club des « grands » élargi à des « seconds rôles » à savoir ses membres non permanents, l'Assemblée générale offre aux Etats les plus modestes la satisfaction de disposer d'une voix contre tout le monde. Il ne s'agit bien entendu que d'une apparence de structure démocratique. En réalité, l'inégalité est extrême : les grandes masses humaines de la planète sont à la portion congrue. Tandis que sept cents millions de Chinois ne sont pas représentés, cinq Etats membres des Nations unies, l'Inde, l'Indonésie, le Japon, le Pakistan et le Nigéria représentent une masse humaine de 835 millions...

C'est assurément rêver, aujourd'hui, que d'envisager comment devrait fonctionner une authentique assemblée mondiale des nations. La question d'une réforme des structures de l'O.N.U. est pourtant très concrète, et figure au premier plan des préoccupations des pays du tiers monde qui veulent échapper au rôle humiliant de « masse de manœuvre ». C'est, d'autre part, sous cet angle qu'il faut envisager à la fois le renforcement éventuel du pouvoir « supranational » de l'O.N.U. en tant qu'organisme agissant au-dessus des puissances et non plus comme paravent d'un bloc, et la correction progressive des grands mécanismes économiques qui aggravent sans cesse la sujétion du tiers monde.

Il y a, bien entendu, une autre voie : le directoire des deux super « Grands ». Il faut faire ici la part des réalités et la part des mythes...

GLASSBORO

Entre Moscou et Washington, il y a, au moins depuis 1962, une

conscience aiguë — et dont l'humanité ne peut que se féliciter — de la gravité du péril atomique. Le recul ultime devant le risque d'un conflit majeur a été au reste deux fois le fait de l'U.R.S.S. : en 1962, dans l'affaire des fusées de Cuba, et le mardi 6 juin dans le conflit du Moyen-Orient.

Il y a aussi cette tendance permanente et peut-être croissante, à s'entendre à deux pour la tranquillité de chacun. Mais pareille tendance permanente à une « coexistence », dont le contenu est douteux s'il a pour effet de prolonger les injustices les plus atroces, est sans cesse contrecarrée par les tentations de modifier le « statu quo » à son profit (politique de force des U.S.A. au Vietnam, « contre-escalade » de l'U.R.S.S.) par la révolte de la Chine, par les indisciplines qui se multiplient dans chaque camp (France), bref par les « contradictions internes » et plus encore par les innombrables facteurs de crise qui, dans la chaude sous pression du tiers monde, échappent totalement au contrôle des grandes puissances — on ne saurait trop le souligner. Pure que tout, il y a la formidable résistance des éléments conservateurs qui, dans le monde capitaliste comme dans le tiers monde, empêchent toute évolution sociale et décuplent leurs dangers d'explosion.

La rencontre de Glassboro, dans ces conditions, est-elle une rencontre sans lendemain ou une étape marquante de la « coexistence pacifique » plus ou moins bien comprise ? Il y a des précédents fameux, dont l'un a nom Camp David. Au Vietnam, rien n'indique que les Etats-Unis soient prêts à envisager une juste solution. L'U.R.S.S., pour sa part, est prise entre sa crainte de la Chine de 1980 et les exigences du mouvement communiste mondial qu'elle entend toujours diriger. A Glassboro cependant les deux super « Grands » n'ont pas pu ne pas prendre la pleine mesure de la montée des périls. Autre chose est de savoir et apporter des remèdes...

(1) Ex-Nyassaland.

(2) Sans l'Ukraine et la Biélorussie...

DOCUMENTO

Lo que decía "L'Humanité" sobre NASSER

El dictador Nasser acentúa la represión contra estudiantes y profesores

La pandilla militar que está en el poder en Egipto, ha decidido retrasar nuevamente el ingreso en las universidades...

Nos llega de El Cairo una llamada del Comité de Defensa de la Universidad, de los comités de redacción de «Al-Thaqaafa» (Cultura nueva) y de «Al-Talabah» (diario de los estudiantes) denunciando esta represión de los cómplices de los imperialistas angloamericanos en Egipto :

«El 26 de septiembre último, el Gobierno de Nasser ha tomado una serie de medidas tendientes a reducir considerablemente las libertades universitarias y someter a la Universidad...»

Esta llamada que nos llega de El Cairo pide a todos los universitarios e intelectuales que protesten por medio de cartas, telegramas, y peticiones dirigidas al Gobierno egipcio y a sus embajadas.

(14-10-1954).

Estado de excepción en Egipto

La pandilla militar que está en el poder en Egipto, ha proclamado el estado de excepción en todo el país. La razón oficial de esta decisión es el atentado fallido perpetrado el martes por la tarde contra el dictador Nasser en Alejandría. El hombre que ha disparado contra Nasser ha declarado que era miembro de la cofradía de Hermanos Musulmanes, hostil a la política gubernamental.

(28-10-1954).

Detenciones en masa en Egipto

Actualmente se están efectuando detenciones en masa en Egipto, en donde continúa el estado de excepción.

El origen de esta represión ha sido el atentado fallido contra el

dictador Nasser, hace cuatro días en Alejandría. El hombre que disparó ocho balas contra Nasser —sin alcanzarle— declaró ser miembro de la asociación de Hermanos Musulmanes. Esta organización, pues, fue la primera apuntada. Esta organización constituye uno de los más grandes partidos egipcios organizados, y si su dirección sostuvo a Nasser cuando el golpe de Estado, montado por los americanos, la masa de sus afiliados, reclutada entre la pequeña burguesía de las ciudades, es fuertemente hostil a la dictadura militar.

(30-10-1954).

La crisis se agrava en Egipto

Neguib, que había sido relegado al puesto honorífico de presidente de la República, ha sido desposeído de sus funciones. Está formalmente acusado de haber montado un « complot » contra Abdel Nasser y haber preparado el asesinato de éste.

Latif y otros dos acusados han citado complacientemente el nombre de Neguib y el de algunos dirigentes de los Hermanos Musulmanes, entre las personas que habían preparado el atentado. Inmediatamente la junta militar se ha reunido y ha tomado la decisión de eliminar a Neguib.

(15-11-1954).

« El más elevado idealismo en el mundo de la comunidad, la más severa disciplina para consigo mismo, un verdadero espíritu de civismo en las masas, constituye la base moral de la sociedad socialista. »

Rosa LUXEMBURGO

« Estoy seguro de que si Pablo Iglesias viviera, consideraría como discípulos predilectos a todos los afiliados que practicasen las máximas indicadas, y se consideraría dichoso por haber dedicado toda su vida a la educación de la clase trabajadora. »

LARGO CABALLERO

LIBINDIATISMO antesu destino

La C.I.O.S.L. defiende la importancia de la libertad sindical ante la O.I.T.

Bruno Storti, Internacional de la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C. I. O. S. L.), ha proclamado en nombre de ésta, ante la Conferencia Internacional del Trabajo: «Su apego a los derechos del hombre, a la libertad y a los derechos sindicales es profundo», pues ahí se encuentran los instrumentos esenciales para la salvaguardia de la democracia y la paz. La C. I. O. S. L. no cesará en sus esfuerzos hasta que todos los Estados miembros de la Organización Internacional del Trabajo (O. I. T.) respeten y apliquen estos derechos. «Pensamos —agregó— que la fidelidad a los principios de libertad individual y de libertad de asociación representan no una fidelidad abstracta, sino que exige una profunda convicción y el tomar una posición». Bruno Storti conduca una delegación de seis representantes de la C. I. O. S. L. a la Conferencia Internacional del Trabajo, cuya sesión número 51 tuvo lugar en Ginebra del 7 al 29 de junio.

El Presidente de la C. I. S. O. L. ha subrayado que «la organización sindical reviste una im-

portancia particular entre los grupos que debían tener el derecho de organizarse». «Los trabajadores, ha dicho, cuyo sentido de la responsabilidad lleva consigo un aspecto profundamente civil y humano, se hallan todos siempre deseosos de salvaguardar, además de sus intereses y de la justa defensa de sus condiciones, el progreso civil, económico y social de todos. Ellos representan en esta defensa la fuerza más viva, más combativa y más concreta. Allí donde esta fuerza puede expresarse por unos sindicatos libres, representa una garantía en la búsqueda de una solución satisfactoria y constante de los conflictos que existen entre los intereses económicos, pero representan al mismo tiempo una garantía para el progreso cultural y cívico de estos países. Allí donde, por el contrario, no se respeta la libertad sindical, se produce un grave daño al desarrollo armonioso de la sociedad en el Estado y, por consecuencia, a la democracia. »

Prosiguiendo su intervención, Bruno Storti agregó: «El sindicato libre es, pues, una fuerza cí-

vica y cultural y la garantía de la democracia. Representa también de manera cada vez más evidente una fuerza responsable de progreso en la vida económica y permite alcanzar con su apoyo responsable los difíciles equilibrios que todas las economías deben afrontar entre acumulación y distribución de la renta, entre la expansión y la estabilidad, entre las exigencias nacionales y la colaboración internacional. »

Teniendo en cuenta esto, «la O. I. T. debe intensificar su acción y aumentar sus esfuerzos para que sean respetados los derechos sindicales en los países miembros». Siguiendo esta lógica —concluye Storti— la C.I.O.S.L., que es la más fuerte organización del sindicalismo libre en el mundo, no acepta el carácter representativo y los poderes de las delegaciones de los trabajadores de Grecia, España y Portugal en esta Conferencia. Da su pleno apoyo al proyecto de resolución que condena la discriminación racial en el empleo, la profesión y en la libertad sindical en Rodésia del Sur. Da también su apoyo al Informe sobre el «apartheid».

P.S.O.E.

TOULOUSE

Se convoca a todos los compañeros de esta Agrupación a las asambleas extraordinarias que se celebrarán el sábado día 22 a las veintuna horas y los domingos días 23 y 30 de julio, a las nueve y media, en nuestro domicilio social.

El orden del día será expuesto en tablilla.

ASÍ VA ESPAÑA

En Zaragoza: Aumenta el déficit de viviendas para la clase trabajadora y media

Si usted está dispuesto a pagar un millón de pesetas por un piso, tendrá donde escoger en Zaragoza. Abundan y están vacíos, a su disposición. Mas si sus posibilidades, las posibilidades de una clase trabajadora un poco holgada o de la clase media, no le permite esos lujos, entonces... entonces vivirá en la calle.

Para tratar de resolver este problema por su cuenta, la gente perteneciente a esa clase media un poco holgada: funcionarios, médicos, abogados, procuradores, veterinarios, periodistas, etc. se ha reunido en cooperativas de construcción. De éstas hay en Zaragoza más de cincuenta. Sus socios han hecho, primero, la aportación inicial para la adquisición de terrenos, y después han abierto una libretad en el Ahorro-Vivienda.

Pero llegado a ese extremo, las cosas parecen haberse estancado. Aun teniendo el dinero para la financiación de sus viviendas y la compra de solares —se han reunido cerca de cien millones de pesetas— no parece que haya mucho interés en la liberación de los solares solicitados, entre ellos el polígono de la Gran Vía, prácticamente urbanizado ya, siendo el mayor obstáculo la especulación vergonzosa que se está haciendo con todos los terrenos.

El Director general de la Vivienda dijo que se iba a ocupar del asunto. Al saber esta noticia, los 8.400 empleados y funcionarios de estas 53 cooperativas han tenido reacciones diversas: Unos han quedado esperanzados, pero los otros se han echado las manos a la cabeza. Si en el asunto interviene el poder central, sospechan que su problema se agrava y que surjan nuevos intermediarios que reclamen su parte en la especulación. ¡Y se necesitan 50.000 viviendas con toda urgencia!

Los piratas de Sevilla

Según las estadísticas oficiales en Sevilla hacen falta urgentemente 25.000 viviendas. La ci-

fra queda corta. Queda corta porque ésta se refiere y tiene en cuenta solamente a los que ya se encuentran sin albergue, a los que viven en chabolas, en pabellones de emergencia, en refugios y el crecimiento de la población. Pero no incluye a los que viven en tales condiciones, todos los días se dan casos, que las casas se vienen abajo. A veces estas catástrofes llegan a producir muertes, como una anciana que pereció en un hundimiento y una niña de corta edad que murió en el barrio de Triana al hundirse el techo.

En Sevilla este problema es de pesadilla. Los propietarios de las casas viejas no hacen reparaciones. Les resulta mejor dejar que se hundan, declararlas en desahucio y vender los solares. A este respecto la gente está indignadísima ante el caso de un solo propietario que envió a los refugios a 106 familias, que fueron socorridas por la ayuda de todos y que proporcionaron al propietario de marras pingües beneficios con la venta de los solares.

Ante casos como estos, la gente no comprende. A quien roba una manzana porque tiene hambre se le mete en la cárcel. A estos piratas modernos se les deja vivir tranquilamente, y hasta cuentan con el apoyo oficial, pese a las manifestaciones demagógicas que se hacen para la propaganda. Todos se conducen mucho de esta situación —el cardenal-arzobispo, el gobernador, el alcalde, los grandes señores de las finanzas y de la Cruzada, todos—, pero cada día es más grave y millares de familias viven (?) en la promiscuidad y en condiciones infrahumanas. ¡Otro fruto de la Cruzada!

La disminución de los ingresos por turismo

Estamos ya a mediados de julio en Benicarló, contrariamente a lo que ocurría el año pasado, hay numerosos apartamentos vacíos. La loca construcción de este tipo de viviendas, con menos precio de las auténticas utilitarias, dedicadas a familias económicamente débiles, pudiera ser una explicación, pero no lo es del todo.

El caso es que, en realidad, el movimiento turístico ha sido menor este año en esta zona que

el año pasado, y pese a ofrecerse los apartamentos a mitad de precio aproximadamente que en el anterior, éstos no llegan a alquilarse.

Por otra parte, esto coincide con las informaciones ofrecidas por la Subsecretaría de Turismo, en un balance que presenta de los seis meses primeros. Según dichas cifras, los turistas han aumentado en un 5,8 por 100 con respecto al mismo período en el pasado año, elevándose la cifra a 6.028.823. Durante el mes de junio el aumento se cifra en un 2'1 por 100, lo que supone una cifra de 1.494.877 entradas.

Pese a todo, y siempre según las mismas informaciones, han disminuido los ingresos, de divisas por este concepto, en 1'1 por 100.

Hay que consignar que en este balance están considerados también como turistas los españoles que trabajan en el extranjero y que, durante las vacaciones, aprovechan sus permisos para regresar a España. Estos alcanzaron la cifra de 411.089, cuyo

incremento relacionado a las mismas fechas del pasado año supone el 18 por 100.

Consideradas las cifras de los obreros españoles que vienen a España a pasar las vacaciones, algunos de ellos para quedarse definitivamente, y restándolas de los auténticos turistas resulta que el número de éstos que vienen a comprobar si realmente España es diferente, no sólo no ha aumentado, sino que quizá haya disminuido. Como ocurre con los turistas de Francia, primera proveedora de este material humano hacia España, que en el mes de mayo ha constituido con sus 443.803 una disminución del 9'9 por 100 con respecto a mayo de 1966.

Severas condenas a un grupo de anarquistas

Los anarquistas, militantes de la C. N. T. y de la Juventudes

Libertarias, juzgados el 4 de julio por el Tribunal de Orden Público en Madrid, han sido severamente condenados. Se les acusaba de pretender raptar a un militar norteamericano para llamar la atención del mundo hacia los presos políticos en España sobre las persecuciones del régimen franquista contra obreros y demócratas. Las condenas han sido las siguientes: Luis Andrés Edo, nueve años y tres meses y un día de cárcel y 30.000 pesetas de multa; Antonio Cañete Rodríguez, tres años y seis meses de cárcel y 60.000 pesetas de multa; Alfredo Herrera Dativo, tres meses de prisión y 10.000 pesetas de multa; y Alicia Mur Sin, tres meses de prisión y 35.000 pesetas de multa.

Economía:

Coyuntura 1967

En una semana escasa han aparecido en los medios informativos unos datos orientadores sobre la actualidad económico-social española que ilustran de un modo harto elocuente el momento por el que atraviesa el país. Sin comentarios adicionales, fiados del prestigio que hoy tienen las cifras, resumimos aquí unas cuantas:

— Faltan aún 800.000 viviendas en toda España.

— En los últimos años el aumento del coste de la vida ha sido del orden del 50,7 por 100, y sigue aumentando durante el primer semestre de este año.

— En el mismo período de tiempo los precios han experimentado un alza de un 4,6 por 100 anual.

— 1.718 expedientes de crisis se han producido este año en el mundo laboral.

— 90 expedientes han sido sometidos a la Magistratura de Trabajo del 1 de enero al 30 de abril, lo que supone casi un expediente por día laborable.

— El déficit de nuestra balanza de pagos sigue aumentando. Las reservas eran, a últimos de abril, de 988,5 millones de dólares, con una disminución de 216,8 millones de dólares para el primer cuatrimestre de 1967. Este descenso de divisas es superior a la baja total de reservas en 1966.

(« Destino », Barcelona, 1-7-67)

Las condiciones puestas por el Grupo de la O.I.T. para el envío de un "Grupo de Estudios" a España

Las garantías que han pedido el Grupo obrero del Consejo de Administración de la Oficina Internacional del Trabajo para el envío de una misión de estudios de la O. I. T. a España, han sido reafirmadas por Bert Bolin (de la Federación Sindical sueca L.O., afiliada a la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres), ante la Comisión de Resoluciones de la Conferencia Internacional del Trabajo que finalizó el 29 de junio de 1967 en Ginebra.

Como la O. I. T. ha manifestado la intención de enviar un grupo de estudio a España a raíz de una invitación del Gobierno español, el Grupo obrero ha indicado las condiciones efectivas que plantea a este respecto: que la decisión que la O. I. T. pudiese tomar no obstaculice en ningún caso las acciones y quejas en curso en el Comité de la libertad sindical y que, ante todo, los principios relativos a la libertad sindical sean tomados plenamente en consideración por el grupo de estudios en su trabajo. La segunda garantía reclamada concierne el acceso sin restricciones del grupo de estudios a todas las fuentes de información. Los miembros del grupo serán designados por el Director general y el Consejo de administración de la O. I. T. Hay que garantizar absolutamente al grupo toda la amplitud necesaria para consultar libremente a las personas susceptibles de aportar las diversas aclaraciones sobre la situación de los trabajadores en España y en los territorios africanos bajo dominio español, consultar a los representantes de las Internacionales sindicales que han presentado quejas, sobre todo a los sindicalistas libres en exilio, entre los cuales a los delegados de la Unión General de Trabajadores de España, que tienen su domicilio social en Toulouse. El Gobierno franquista debe garanti-

zar, además, que las personas consultadas no serán objeto de represalias. Finalmente, los resultados de las encuestas deberán ser publicadas sin ninguna censura gubernativa.

Por otra parte, Bert Bolin, en su nombre y en tanto que Presidente del Grupo obrero del Comité de Resoluciones de la Conferencia Internacional del Trabajo, ha encargado al grupo obrero del Consejo de Administración de la O. I. T. que plantee de nuevo, en el momento oportuno los términos de una resolución concerniente a los derechos sindicales de los trabajadores españoles. Esta resolución tuvo que ser retirada por razones de procedimiento, después de que la O. I. T. hubo, entre tanto, manifestado la intención de enviar un grupo de estudio a España. En efecto, la resolución que invitaba a la O. I. T. a realizar en España una misión de investigación sobre las modalidades de aplicación de la legislación del trabajo y las condiciones del ejercicio del derecho sindical, quedaba caduca.

SALAS POMBO Y LA JALEA REAL

Diego Salas Pombo ha participado como jefe de comisión en el divertido cambalache «parlamentario» sobre las leyes de Movimiento. Con anterioridad estuvo en alguna reunión, también de tipo sociopolítico, celebrada en los países del rublo y del partido único. Años antes, con Fernández Cuesta o Arrese, no recordamos bien, ocupó la Vicesecretaría General de Movimiento. Cuando el camarada Solís se posesionó del Ministerio del Movimiento, además de la Delegación Nacional de Sindicatos, bicoca dual que conserva gracias, a su babeo repugnante, el probrecito de Salas Pombo se encontró solo y abandonado dentro de la impidiosa dictadura.

Lo despojaron del mando y, aunque no se lo dijeron de palabra, lo cierto es que lo mandaron a freir espárragos. Entonces la criaturita vagó por las calles de Madrid evocando sus días de esplendor. Llamaba a todas las puertas oficiales, pero ocurrió siempre que la madera le golpeaba en las narices. Solicitó una visita al Caudillo, pero el gallego lo despreció olímpicamente a lo largo de tres extensos y terribles años. Al fin, sin embargo, Franco le recibió en El Pardo. Salas Pombo le besó las manos y caído de hinojos ante el Mesías, le dijo ungdio de devoción leal:

— ¡Oh, Caudillo invencible, padre de la Patria, bienhechor de la Humanidad! Hace muchos años que no tenía la satisfacción de veros, ¡oh general Salvador del Occidente! He sido gobernador civil, jefe provincial del Movimiento, procurador en Cortes, viceministro. Siempre a vuestra órdenes, Excelencia. Ahora no ocupo cargos, y por eso me encuentro enfermo. La vida no tiene sentido si no es luchando a vuestro lado; ¡prefiero morir, antes que dejar de servirlos! ¿No teneis, oh César invicto, un puesto para mí, por insignificante que sea? Dámelo porque de otra forma me muero.

Franco, con su retranca y cruel ironía, contestó después de mirarle a los ojos inundados de lágrimas:

— Usted ha dicho que está enfermo, amigo Salas Pombo. Por eso yo le recomiendo que tome una buena dosis de jalea real. Luego venga a verme.

Salas obedeció al Jefe y dos años más tarde fue recompensado con la jefatura de la Comisión de las Cortes.

SE DESEA CONOCER EL PARADERO DE...

...Serafín Olmeda Pérez. Según las últimas noticias, estaba en la « Entreprise Industrielle », en la ciudad francesa de Gédre (H.-P.), el 14 de mayo de 1948. Actualmente cuenta 42 años de edad y es natural de la Ventosa (Soria).

Se interesa por él su hermano: Luis Olmeda Pérez, que reside en: 44, Münster-Westf. Sophienstr. 13, (Alemania).

LA VIRGEN DE NURIA secuestrada por católicos catalanes

El domingo día 9, a primeras horas de la mañana, se notó la desaparición de su santuario de la imagen de la Virgen de Nuria, en el Pirineo gerundense. La imagen es una talla románica del siglo XII y con la de Montserrat, las de más devoción de los católicos de Cataluña. El jueves, día 13, iba a celebrarse la coronación canónica de dicha imagen, con la presencia de altas jerarquías de la Iglesia y del Estado franquista.

Toda la Guardia Civil de Gerona y Lérida y los servicios policíacos han sido movilizados para encontrar la imagen. La vigilancia de la frontera ha sido reforzada. Como es natural, la desaparición ha causado gran sensación en toda Cataluña.

Al mismo tiempo han circulado hojas en Barcelona, firmadas por una «Comisión de sacerdotes y de militantes de Acción Católica», atribuyéndose ésta el secuestro de la imagen, subrayando que «la Virgen se encuentra fielmente guardada por el pueblo, y no será devuelta hasta que no se hayan obtenido pruebas suficientes de la libertad y la Independencia de la Iglesia en relación con el Estado». Acusan al régimen franquista de querer destruir la cultura catalana y reclaman: Libre nombramiento de obispos autóctonos para Cataluña, vuelta de monseñor Aurelio Escarré, desterrado de su abadía de Montserrat por las autoridades franquistas desde hace dos años; y dimisión del arzobispo de Barcelona monseñor Marcelo González, que fue impuesto por Franco.

Pese a la desaparición de la virgen, calificado como sacrilegio, las autoridades franquistas y religiosas persisten en celebrar la coronación anunciada para el día 13. Asistirá el ministro de Justicia y el arzobispo de Barcelona leerá la homilía. La coronación canónica se hará sobre otra imagen, lo que no deja de extrañar incluso a los católicos, pues si la imagen que veneraban no es necesaria para un acto religioso de esa importancia a ella dedicado, carece de sentido la mitología intercesora en torno a las imágenes religiosas. Pero la audacia y el autoritarismo de los franquistas y de algunas jerarquías religiosas es capaz de substituir a la misma Virgen con tal de no aplazar el boato ni dejar de lucir su jactancia. ¿No es en esto donde se halla el acto sacrilego y no en el secuestro devoto realizado por auténticos fieles?

ACTIVA el mundo

14 DE JULIO

★ Hombres y máquinas

Las calculadoras eléctricas son prodigiosas multiplicadoras de las posibilidades humanas, pero, por muy mágicas que parezcan, son incapaces de juzgar de otra manera cada según las órdenes recibidas. En los medios de la electrónica se cuenta este apólogo ejemplar:

Un sabio holandés planteó a un ordenador pluscuamperefecto el siguiente problema :

— Tenemos dos relojes. Uno está roto e irremediablemente parado. El otro retrasa un segundo cada veinticuatro horas. ¿Qué reloj debemos utilizar?

Contestación de la máquina :

— El reloj parado, ya que es el único capaz de indicar la hora exacta dos veces por día. El otro, con su variante, solo estará a la hora una vez cada ciento veinte años.

La contestación es a la vez risible y justa, si se había exigido de la máquina esa casi imposible hora matemáticamente exacta según la astronomía. En cambio, desde el punto de vista humano, un reloj que retrasa un segundo por día es casi perfecto. Pero el responsable es el sabio holandés que no supo proporcionar a la máquina las dimensiones humanas del pequeño problema que nos invita a pensar con la sonrisa en otros más grandes.

★ Moscú a la hora de Glassboro

De un artículo de K.S. Karon, siempre bien informado de las cuestiones soviéticas, en « Le Nouvel Observateur » :

« Los « reformadores » más energéticos como Breznev y Kossyguin son, desde luego, en política extranjera, las « palomas » más convencidas. Como Krustchef, que quería ganar tiempo para poner buen orden en la agricultura soviética, cuentan sobre un mejor clima internacional para poder desarrollar su proyecto de dar nuevas estructuras a la industria y procurar satisfacción al apetito de bienes de consumo que se ha desarrollado en las capas privilegiadas de la población. Quisieran que la U.R.S.S. participase más ampliamente al juego de los mercados mundiales, que aumentase el volumen de sus cambios con los países industrializados, que asimilase la tecnología más moderna, si fuera necesario con la ayuda americana. Como Krustchef, creen que Rusia no debe manifestar eternamente su hostilidad al mundo capitalista, y que, por el contrario, debían concertar con él una especie de tregua por una o dos generaciones; más tarde, como decía Krustchef, « nuestros nietos escogerán, pacíficamente, el sistema más eficaz y el más capaz de satisfacer sus necesidades. »

« Los « duros » no tenían grandes objeciones de principio a este gran programa de coexistencia, pero han comprendido muy rápidamente que si la U.R.S.S. se transformaba en una sociedad tecnocrática, acabarían por no tener muchas razones de existir. ¿Qué porvenir tendría el Partido Comunista y sus cuadros, hasta ahora omnipotentes, si todos los problemas interiores y exteriores pudieran ser liquidados por una concurrencia económica, con prima únicamente a la mayor competencia? El ejemplo yugoslavo, poco a poco, ha demostrado que estas aprensiones eran fundadas: ir hacia el socialismo pasando por la autonomía del sector económico, provoca de una manera segura la decadencia del Partido. »

Vivimos, con un cansancio inevitable que los años no alivian, en un mundo cada vez más absurdo, lleno de ruido y de furor, sangriento como esos dramas de Shakespeare en que no queda títere con cabeza.

La ciencia, más o menos pura, y la técnica, habilidosa por definición, son capaces de enviar a Venus sondas de exploración. En cambio, análisis más simples que encontrar las ventanas astronómicas que permiten estas hazañas reciben soluciones de pesadilla. Los pueblos locos de hambre y miseria reciben sobre todo tanques y aviones. La guerra y sus aledaños exige menos cálculos financieros y « prospectivos » que la creación de empleos por la industrialización y el desarrollo agrícola en las regiones pobres de nuestro triste planeta. Cuando los dos mayores países del mundo se reúnen, conviene por lo esencial, con gran desprendimiento y espíritu de síntesis, dejarlo todo como está, a condición de evitarse directamente. Se queda uno con ganas, si el tiempo lo permitiera, de convertir Glassboro en un cuento irónico, entre Voltaire y « Las Mil y Una noches ». Los dos grandes, aunque sólo los Estados Unidos parecen tener hoy una verdadera libertad de maniobra, continuarán su juego infernal. Del Caribe y Suramérica al Sur asiático, del Oriente Medio a Berlín, de la India a África, la lucha se prosigue con sus muertos de cada día, con la única limitación de concertarse para impedir que tantas actuaciones diversas y extravagantes desemboquen en conflicto directo y termonuclear entre Washington y Moscú. Como acabamos, y en realidad no hemos acabado todavía, de comprobar las consecuencias de haber convertido los Estados en torno a Suez en polvorines y arsenales cuando desde el punto de vista humano y hasta por una lógica elemental los factores debieran ser otros, todos los temores se justifican. Habrán más muertos y más desesperación. Un Mundovisión ejemplar podría enviar a Venus por sonda espacial imágenes de negros apaleados en Atlanta y de guerrilleros en Bolivia, Cholokhov fulminando contra la libertad en el Congreso de escritores de la U.R.S.S. y el Tribunal de orden público en Madrid en sus parodias de justicia, la explosión china de Lob Nor y niños muriendo de hambre en dos docenas de países, las estadísticas comparadas de la lucha contra el cáncer o el analfabetismo y los gastos de guerra, los atunes en una almadraba y una estrella de California luciendo el más diminuto bikini en visión sobre su propia piel suave, y como enlace, ese espectáculo esencial de charangas militares, dictadores optimistas, desfiles de tropas, hombres importantes y serlecitos que suben o bajan sonrientes de aviones oficiales en cientos de viajes inútiles...

Un poco de calma, un poco de calma... Muchas mañanas atravieso los jardines del Palais Royal en París. Forman un vasto cuadrilátero de galerías protegidas por altos soportales, marco de armonía clásica en torno a un jardín tranquilo. Los ruidos de la capital se convierten en un murmullo que los gritos de los niños que juegan llegan a apagar al caer la tarde. Por la mañana hay a veces vagabundos que han dormido al aire libre y que se acuerdan un momento de reposo antes de que la jornada empiece. Ayer he visto a un joven dormido, con una guitarra entre las piernas, único tesoro. Dentro de pocos días se celebrarán en este cuadro apropiado bailes de la época revolucionaria, mascarada inofensiva y conmemorativa.

El 13 de julio 1789, Camille Desmoulins subió a una mesa en medio de este jardín para llamar al pueblo a las armas. En un discurso inflamado invitó a tomar como insignia unas hojas de los árboles que cada primavera se despiertan, casi dos siglos después, fieles a este sueño de libertad. Una noche del verano africano de 1939 leí a algunos amigos unas páginas del drama de Romain Rolland « 14 de Julio » que evoca este episodio histórico y reconstituye el discurso perdido

del periodista revolucionario. Era necesario recordar 1789 en medio de nuestra amargura y nuestra injusta derrota. No tengo el libro, pero acabo de encontrar en Romain Rolland, se trata de una carta olvidada de 1921 que merece recuerdo, una contestación a inquietudes de hoy : « ... he escrito en « Clerambault », y lo pienso más que nunca : « No es verdad que el fin justifica los medios. Los medios son más importantes que el fin para un verdadero progreso. » Ya que el fin (tan raramente alcanzado y siempre incompletamente) no modifica las relaciones exteriores entre los hombres. En cambio, los medios modelan el espíritu del hombre, a veces según el ritmo de la justicia, a veces según el ritmo de la violencia. Si es según la violencia, ninguna forma de gobierno será nunca capaz de impedir la opresión de los débiles por los fuertes... Estoy con los revolucionarios, contra las tiranías del pasado. Y con los oprimidos de mañana, contra las tiranías de mañana. Estas palabras de Schiller son mi divisa para todos los tiempos : « IN TYRANNOS » (contra los tiranos). »

En el jardín tranquilo del Palais Royal se ha alzado durante un mes la desconcertada desmesura de una Exposición de la joven escultura. El cuadro clásico contrariaba sus excesos. Los trabajos presentados eran un símbolo de las contradicciones y perplejidades de nuestro tiempo. Los materiales tan diversos como las invenciones. Las categorías de la intención artística variaban de la busca de formas nuevas a la broma estudiantil más gastada. Un joven, pero sólo por los años, había plantado en una esquina una de esas pirámides coronadas por una lámpara de luz intermitente que convenía, en un catálogo de obras públicas, para señalar el peligro al borde de una carretera. Una cabeza esbozada evocaba los gigantes de la Isla de Pascua que me han interesado siempre. Una gran estructura filiforme en yeso armado representaba de manera multitudinaria e impresionante el gran cortejo siniestro de los deportados de los campos fascistas de la muerte. Madera, materia plástica, metal, alzaban imágenes de un totem piel roja, o un dolmen, o las construcciones megalíticas de los Andes. Troncos de árboles orientados, apenas, en sus direcciones más humanas. Un hombre-máquina, blindado y armado de un cañón, producto de un niño adulto particularmente atrasado. Mármoles pintados, formas abstractas gigantes que harían bien en una plaza del siglo XX. Un salto de delphin convertido en un admirable escorzo de movimiento. Un huevo gigante y giratorio. Formas metálicas oxidadas, cuyo gigantismo no impedía considerar que cualquier estercolero hubiera proporcionado algunas más puras. Los juegos infantiles han demolido durante la Exposición el más frágil de los móviles, tal vez con justicia. Una red sostenida por complejas estructuras parecía destinada a pescar imbéciles. En definitiva, pocas cosas significativas para el arte, raras obras verdaderamente nuevas, una confirmación más de la locura del mundo, gran teatro de improvisaciones trágicas.

Una semana antes del 14 de Julio hemos visto toda una cohorte de escultores barbudos, de artistas atareados en la carga y descarga, que embarcaban la Exposición, dejando los jardines con sus surtidores y sus árboles verdes, dominados por esa alta ventana tras la que Colette vivió sus últimos años. Las noticias caen sin aliviarnos: combates en Port Fuad, más emboscadas en el Vietnam, Franco en España, Salazar en Portugal, Patakos en Atenas, guerras nuevas en el Congo, en Nigeria, gentes que cantan la « Marsellesa » en Iberoamérica como la cantaremos nosotros mañana. En este 14 de Julio cogéremos nuestra rama verde de esperanza pensando en nuestra propia Bastilla por asaltar. Los españoles tenemos esta obligación clara e indiscutible. Es una suerte en nuestra desgracia, ya que el mundo anda envuelto en tinieblas y vergüenzas.

A. B.

en torno a quien se había formado una facción, su único posible sucesor ha desaparecido. Hoy todos los sucesores están en la misma línea. Nadie duda de que a la muerte del gran hombre se desembocará en una dirección colegial; perspectiva a la vez tranquilizadora e inquietante. La impulsión recibida por la libertad es tal, que parece imposible la vuelta a un régimen clásicamente autoritario. La amenaza de una desagregación económica y nacional es mucho más real.

« Pero, desde hace veinte años, Yugoslavia ha sido capaz de sorprendentes hazañas. La tentativa en curso es seguramente la más extraordinaria. ¿Por qué no ha de ganar su gran apuesta? »

★ Salazar

en el infierno

Según la más reciente historia que se cuenta en Lisboa, después de mirar a una lado y otro por si la oreja enemiga escuchaba:

Salazar muere y sube al cielo. San Pedro, después de hacerle los más vehementes reproches, lo envía sin muchas maneras al diablo.

Salazar entra en el infierno bien caldeado y se va haciendo a su nueva situación.

Varios días después, San Pedro abre su puerta y tiene la sorpresa de encontrarse, el rabo entre las piernas, con Lucifer en persona. El portero celeste pregunta.

— Con Salazar en el infierno, vengo a pedirle asilo político.

★ Historia

de la guerra de España

Del comentario de « La Revue Socialiste », bajo la firma de Théodore Bregi, a una historia de « La guerre civile de l'Espagne », que acaba de publicar el editor Fayard :

« Si todas las guerras civiles son atroces, escribe el autor, la de España se caracterizó por su ferocidad. En tres años hizo seis veces más víctimas que el Terror en 1794 y la guerra de la Vendée. Las pérdidas humanas fueron enormes : unas 900.000 personas, entre las cuales 150.000 pueden considerarse como asesinadas ».

En el plano económico la destrucción fue también catastrófica: « regiones enteras devastadas como por un terremoto ».

« Por ilegítima que haya sido en su origen la rebelión franquista, escribe George Roux con una prudente « objetividad », su éxito basta para legitimarla ». No, jamás. Tal vez para los reaccionarios más conspicuos, para la burguesía oportunista, para la alta aristocracia y para la gran mayoría del clero católico, pero nunca para la clase obrera. Seguimos considerando la dictadura de Franco como legítima en sus orígenes e instaurada en España desde hace 28 años como un régimen de persecuciones y de opresión, basado sobre la injusticia social y la coacción, contra el que todos los españoles amantes de la libertad y del progreso no dejarán de luchar tanto en su país como en el destierro hasta que desaparezca para dejar paso a un sistema republicano y a un orden democrático renovado ».

Toda la colaboración en español para LE SOCIALISTE debe dirigirse a :

A. GARCIA DUARTE

88, rue du Taur, Toulouse - 31

★ La hora yugoslava

« Le Figaro Littéraire » publica un gran reportaje sobre Yugoslavia, democracia socialista en movimiento :

« Tito, héroe nacional, beneficia del sostén casi incondicional de su opinión pública. ¿Cómo puede esperarse otra cosa cuando el nivel de vida de los yugoslavos aumenta sin cesar, cuando son más libres que en el pasado, y cuando, a pesar de todas las reservas doctrinales, la experiencia en cursos es apasionante y moviliza al maximum el espíritu de iniciativa de todos y cada uno? »

¿El porvenir? ¿El comunismo será, como decía a un íntimo

Djilas —que, puesto en libertad, continúa su obra de escritor— dentro de veinte años un recuerdo mejor o peor alojado en las bibliotecas yugoslavas? El porvenir del país, del régimen, de la experiencia de autogestión, dependerá en gran medida de las soluciones que sean dadas a la anarquía económica, al proble-

ma de las nacionalidades y a la sucesión de Tito »...

« El edificio se mantendrá mientras Tito esté en vida. Su popularidad es inmensa. Está en condiciones de imponer su voluntad en último término. Sigue teniendo gran aire, incluso si su autoridad es ahora menos inmediata y si se comprueba una cierta fatiga cuando habla. Pero, con todo, tiene 75 años. Muchos tienen el sentimiento de que se emplea ante todo en evitar una crisis, una confrontación demasiado viva con la realidad que ponga en cuestión su leyenda, su estatura de personaje histórico. Poco a poco, con la ayuda de los acontecimientos, sus mejores lugartenientes han ido cayendo en desgracia. Eliminado Rankovitch,

ABONNEMENTS
ou
REABONNEMENTS
au nom de :
Roger SOUTBON
12, Ché Malesherbes - Paris-9
C. C. P. 18 585 08 - Paris

EN BURDEOS

Magnífico acto de protesta franco-español contra la represión y el régimen franquista

En la gran sala de conferencias de nuestra sindical hermana Force Ouvrière, llena de público, y en un ambiente de sentido y fraternidad y emoción, se concentraron la noche del 24 de junio las organizaciones democráticas siguientes: Partido Socialista Francés (S. F. I. O.), cuya numerosa delegación de su Comité Federal presidía su Secretario Ivan Bric, y a la que acompañaba la delegación parlamentaria (mayoritaria en el departamento de la Gironde) representada por el compañero Henri Deschamps; Partido Socialista Obrero Español, con su Secretario General y Presidente de la U.G.T., compañero Rodolfo Llopis; Juventudes Socialistas francesas y española; Force Ouvrière, con su Secretario General departamental, compañero J.H. Laffont, al que acompañaba nuestro gran amigo y defensor de la causa del pueblo español Pierre Richou, anterior Secretario Departamental de Force Ouvrière, y en la actualidad Presidente de la Caja Primaria de la Seguridad Social en la Gironde, y asimismo Presidente de la Federación Nacional de Organismos de la Seguridad Social; Alianza Sindical Española (U.G.T., C.N.T., S.T.V.). Otras entidades se hallaban igualmente representadas y habían hecho pública adhesión al acto en la prensa local, entre las que recordamos Libre Pensamiento Francés, a cuyo Presidente, camarada Martron, muy estimado en los medios socialistas y ugetistas, saludamos en la tribuna; Círculo Léon Lagrange, Estudiantes Socialistas Franceses; C. E. D. E. P.; Movimiento Federalista Europeo, y Mujeres Socialistas Francesas (Secretariado Girondino).

El compañero Pierna, en nom-

bre de las organizaciones españolas, presenta el carácter y significación del acto en breve intervención. Para la defensa de la justicia y la libertad, dice, nunca se reconocieron fronteras. Hoy se trata de condenar, una vez más, la subsistencia de la dictadura franquista y sus métodos de represión, y de testimoniar y reafirmar a la clase obrera e intelectual de España, que lucha con armas nobles por los derechos del hombre, por la justicia, la libertad y dignidad nacional, toda la solidaridad posible de la verdadera democracia internacional.

Seguidamente fueron ocupando la tribuna los oradores siguientes: Michel Sainte-Marie, Secretario adjunto para la juventud y diputado suplente de la S.F.I.O. en la Gironde, representando igualmente a la Federación Socialista; Dominique Amoset, en nombre del Secretariado Femenino Socialista Francés, que dirigió un caluroso y fraternal saludo en lengua española; Ivan Bric, Secretario Federal de la S. F. I. O.; André Le Floch, Tesore-

ro Federal y Alcalde de Floirac; J.H. Laffont, Secretario General de Force Ouvrière, y Henri Deschamps, Diputado y Alcalde de Talence, que cerró la intervención de los oradores franceses. Todas las intervenciones acreditaron un conocimiento profundo, y en cierto modo sorprendente, de los principales problemas interiores y exteriores de España y de la política de doblez franquista, tendente a mixtificar la vigilancia y adversión de la conciencia liberal nacional e internacional. Todos proclamaron la justicia que Europa debe al pueblo español, al que no ha de faltar toda la solidaridad del mundo libre para que sea dueño de sus destinos. Todos expresaron su convicción de que esa solidaridad alcance pronto la amplitud y eficacia necesaria para acortar el sufrimiento de la clase trabajadora y del pensamiento liberal español, y para que España pueda, por fin, incorporarse digna, fraternal y próspera al concierto de los pueblos libres. Todos los oradores fueron muy aplaudidos en diversos pasajes y finalmen-

te ovacionados con entusiasmo.

En último lugar intervino el compañero Llopis, haciéndolo en francés y español. Agradeció a las representaciones francesas su permanente disposición de fraternal e inquebrantable solidaridad para con democracia española, traicionada y sacrificada por innobles egoísmos de las potencias victoriosas antes y después de la victoria sobre el fascismo internacional, artífice de la dictadura franquista. Mientras el franquismo perdure, esa página negra de la Historia continuará siendo una acusación permanente, más imperativa y dolorosa para las naciones más responsables de aquel hecho, que pueden y deben reparar aún, en tardío honor a la justicia, evitando al pueblo español nuevos dolores y posible tragedia a España. El régimen franquista, con su Movimiento Nacional, ha probado inequívocamente que nació y sobrevive para servir por la fuerza armada a las clases oligárquicas tradicionales, que nunca sintieron a España, a Dios o al Imperio, sino en la medida en que este trípote les sirviera para seguir disfrutando y preservando sus desmedidos e injustos privilegios sobre la nación y el pueblo trabajador. Denuncia el estado de indigencia técnica y moral en que el franquismo mantiene a la Universidad y a la Instrucción Pública y la persecución y presión permanente que se ejerce contra dignísimos profesores y grandes núcleos de estudiantes.

Otro tanto sucede en la esfera económica y social, trátese de la industria o de la agricultura y el comercio. En cuanto a la clase obrera, la consideración en que se la tiene y el trato que se le da son infamantes. No le basta al régimen imponer el salario más bajo de Europa, sino que le obliga a un procedimiento oficial de representación, reivindicación y defensa que mixtifica todos sus derechos legítimos. Y si la clase obrera hace huelgas y movimientos reivindicativos directos, se las declaran fuera de la ley y se la persiguen cruelmente, como acaba de suceder en Vizcaya y Asturias, principalmente. Por eso es de esperar que esta vez adopte medidas de rigor con-

tra el Gobierno franquista la Oficina Internacional del Trabajo, en la que han quedado debidamente denunciadas las tropelías del Gobierno franquista y su delegación sindical. Igual sucede en la U.N.E.S.C.O. y en las instancias del Mercado Común, cerradas a España mientras subsista el régimen franquista, negación de los legítimos intereses nacionales.

Finalmente pone de relieve el compañero Llopis la verdadera significación de la Ley Orgánica del Estado, que no puede estimarse más que como la institucionalización del régimen, con todas las prerrogativas dictatoriales que le caracterizan. No hay, pues, liberalización de la dictadura, que desaparecería inmediatamente si se permitiera conceder y garantizar un mínimo de libertades ciudadanas. Unas Cortes domesticadas y un referéndum nacional artificiosos en que se asienta esa Ley, no han bastado para que nacional e internacionalmente se le reconozca el valor jurídico necesario e indispensable. De esa nueva farsa nadie ha resultado engañado sino el propio régimen. Declarar que el Estado español se constituye en Reino sin hallarse en vigencia los derechos ciudadanos, es una nueva y muy grave ofensa al pueblo y a la nación, que es la sola soberana para determinar en función de su derecho inalienable. Así lo ha comprendido, y lo ha dejado entender, abierta o veladamente, todo el mundo. España tendrá, pues, el régimen que prefera y determine el pueblo soberano en el ejercicio natural de sus derechos. Sólo ese régimen estaremos obligados a respetar y acatar todos los españoles. Esto lo ha proclamado ya hace muchos años el Partido Socialista, porque es la sola y digna solución que España tiene para poner fin definitivamente a un período trágico y ruinoso de su existencia, y emprender con vigor y optimismo una vida nueva, armoniosa, digna y próspera.

A esa finalidad insuperablemente patriótica, viene consagrando el Partido Socialista sus esfuerzos permanentes y vigorosos, secundado con igual voluntad por la Unión General de Trabajadores y las organizaciones democráticas de arraigo nacional. Nos asisten todas las fuerzas democráticas de Europa, y es pública la disposición de sus pueblos de recibir con los brazos abiertos a la nueva España. Que la voluntad y los corazones de los españoles se unan en este noble esfuerzo regenerador para que lo antes posible vuelva a vivir España. Grandes y prolongados aplausos acogieron el final del importante discurso del compañero Llopis.

Compañeras de la Juventud Socialista hicieron una lucida recaudación con destino al fondo de Solidaridad pro España.

V. P.

Mujer nada se da de balde

A veces nos encontramos con algo tan sorprendente como oír decir en el Ateneo de Madrid a unas chicas universitarias: «¿Para qué queremos las mujeres más derechos? Realmente, con los que tenemos, estamos bien.» Y esto, más o menos claramente pensado, es lo que a mi juicio rige esa apatía, esa inercia de muchas justificaciones, que encierran una fácil justificación achacándole toda la culpa de su inferioridad, tanto en el orden social como en el profesional, al hombre que acapara los mejores puestos. Y si esa es la mejor de las mujeres se colocan en la misma línea que ellos, también es verdad que las mujeres se sienten más cómodas y más cobijadas en sus líneas —primero con la protección del padre y del hermano, después con la del marido, y el hijo, si le hubiese y cuando éste es mayor— y no tienen ganas de salir de ellas. Así el problema de la incorporación de la mujer a la sociedad, con los mismos derechos y deberes que el hombre, evoluciona lentamente. Porque tener derechos supone tener deberes, y supone también en muchos casos, tener que hacerlos valer. El derecho lleva, además aparejado responsabilidad y libertad para elegir. Y deberes, responsabilidad y derecho de elección, es algo que asunta mucho. Como nombres está bien y es bonito hablar de ellos, pero ponerlos en práctica es algo muy distinto. Supone no sentirse protegido, quedar al descubierto.

No creo que los ombres tengan menos miedo que las mujeres a saberse dueños y responsables de sus actos, pero desde hace miles de años saben que han de adoptar esta postura y se lanzan, por consiguiente, a enfrentarse con la vida, sin siquiera pensarlo y buscando en el trabajo una protección contra todas las circunstancias en que puedan verse colocados. En su papel activo buscan ser algo y alguien; tener éxito en la profesión que ejerzan y un valor, no sólo a los ojos de los demás, sino a los propios.

La mujer en general, cuando las circunstancias le obligan a salir de su refugio, lo hace

deseando volver cuanto antes a él, encontrando un marido. En estas condiciones es fácil suponer que no asume su tarea en la misma forma que lo hace el hombre: para ella, probablemente, va a ser algo transitorio, mientras que el hombre sabe que dejó definitivamente el refugio que para él fueron sus padres.

Algo que también esgrimen los hombres y aún las mismas mujeres, para permanecer en esa segunda línea, es la pérdida de la feminidad, que dicen supone tomar parte en todos los debates que se suscitan en el mundo y que se está acostumbrado a ver como «cosas de hombres». Es decir, ocuparse de la marcha de los pueblos, cursar estudios superiores, tomar una parte activa en política, etc., etc. Y así el movimiento feminista iniciado hace unos años por unas mujeres, acaba ridiculizándose, llamando que no es femenino y llamando hombrunas a estas mujeres que lucharon para adquirir unos derechos.

La mujer-mujer (no hablo de la sabihonda, que es tonta como son tontos los sabihondos) no pierde nada de su feminidad por muy cultivada, libre y responsable que sea. Es absurdo pensar que es más femenina una pobre mujer que no tiene más armas que su instinto, que su fuerza es esgrimir su debilidad y su encanto ser superficial en todo, que la mujer consciente de sus actos. Sería exactamente igual que decir que era más hombre el salvaje de los tiempos primitivos.

Una mujer nunca puede asemejarse al hombre por el mero hecho de capacitarse; al contrario, cuanto más cultivada esté aumentará su sensibilidad, su delicadeza, su comprensión y como consecuencia, su ternura. Nada se afirma por lo que falta sino por lo que se posee. Y cuando más posea intelectual-mente una mujer, cuando más comprometida (engagée) esté en la vida, cuanto más consciencia tenga de su misión de mujer, más femenina será.

Siempre se ha dicho que la principal meta de la mujer es el matrimonio y después la maternidad. Creo que efectivamente es así, pero precisamente para crear lo que puede llamarse un hogar, debe ser muy consciente

de su misión: formar espíritus sanos en los cuerpos sanos de sus hijos y hacer felices a éstos y a su marido. Más en contacto con los hijos en sus primeros años, es a la madre a quien más le corresponde la tarea de formar a los hijos, y para esto nadie puede negar que necesita saber, es decir, tener un desenvolvimiento físico, intelectual y moral propio; necesita ser totalmente consciente del privilegio que supone tener unos derechos humanos.

Pero la mujer que no es más que esposa y madre acaba dándose cuenta de que si esto era lo primordial para ella, no basta para emplear unas fuerzas que siente y que presiente que empleadas llenarían más su vida; sobre todo, cuando los hijos han crecido y empiezan su vida individual de estudios, amistades, amores y trabajo.

La mujer debe por consiguiente tener otras aspiraciones, exactamente igual que las tiene el hombre, aun cuando se casen. Y si la mujer no se casa; si la suerte no le depara el hombre con quien sentirse compenetrada, ¡jamás casarse por casarse!, no debe sentirse fracasada. Si no realizó su primera aspiración, puede realizar otras importantes y tan importantes. Lo absurdo es que considerando el matrimonio como única meta, se una al primero que se le ponga por delante, sin importarle renunciar a todas sus prerrogativas de ser humano.

Mujeres, aceptamos esta verdad: En la vida nada se da de balde. Si queremos estar al lado del hombre, estudiemos y trabajemos para conseguirlo. No esperemos que ellos nos coloquen a su lado, demostrémosles primero que estamos capacitadas para estarlo. Veréis como no nos echan. Y si algunos pretendiese echarnos, luchemos en buena lid y con buenas armas para que no lo consiga. Hagamos todo lo posible para terminar con ese dicho de los hombres que incluye a muchas de nosotras les hace gracia y hasta les halaga: «al fin y al cabo, cosa de mujeres».

(Este artículo ha llegado de Madrid y nos lo transmite el Secretariado Femenino).

LETRAS DE LUTO

El día 24 del pasado mes de mayo ha fallecido en Madrid nuestra compañera **Carmen García Moreno**, que desde joven fue afiliada entusiasta y consecuente a la U.G.T. Tenía 87 años.

Doña Carmen, como familiarmente la llamaban todos cuantos compañeros la trataron, vivía con su hermana Nieves, que falleció hace tres años, a los 94 años de edad y que fue la Directora del Grupo Escolar "Carmen Rojo", de Vallehermoso, en Madrid, de inolvidable memoria para cuantos conocieron la magnífica labor pedagógica que se hizo en aquel Grupo Escolar.

Fue doña Carmen profesora, lo mismo que su hermana, y por sus ideas, conscientemente mantenidas, y por su vocación, la Sociedad de Escuelas Laicas de la Casa del Pueblo de Madrid, la nombró Profesora de la "Escuela Laica de la Casa del Pueblo", que se fundó por el año 1916, en la calle de Puencarral, y después en la de la calle de Arango, de donde pasó a ser profesora de la "Fundación "Cesáreo del Cerro" en la magnífica finca y parque de la misma en la calle de Orense, en Madrid.

Descanse en paz esta gran compañera y amiga nuestra, a la que no olvidamos la dedicación a los hijos de los trabajadores madrileños, su vocación pedagógica y su total compenetración con los ideales nuestros.

C.

*

En Barcelona, a la edad de 58 años, falleció el 30 de mayo nuestro compañero **Mateo Ramón Gómez**, natural de Valmaseda (Vizcaya), en cuya localidad sirvió al Partido y a la Unión General con plena voluntad y entusiasmo. Desde muy joven militó en las J.J. SS. Ocupó en los respectivos comités locales cargos de responsabilidad. En el exilio perteneció a nuestras organizaciones en la Gironde, hasta su regreso a España por graves razones de salud y familiares. A su madre y hermanas enviamos con estas breves líneas nuestro sentido pésame, en el que han participado la simpatía general de Valmaseda hacia esta estimada familia.

V. P.

La información que aporta, sobre tema de tanto interés, el artículo aparecido en «Cuadernos para el diálogo» del mes de mayo, del que es autor el profesor y economista don Jesús Prados Arrarte, nos ha llevado a reproducirlo.

Un análisis de los gastos de la educación superior en España obliga a examinar previamente los gastos generales de la enseñanza en el país. En el Proyecto Regional Mediterráneo se compararon los desembolsos efectuados por el Ministerio de Educación con el Producto Nacional Bruto, llegando a una relación de 1,8 por ciento, cálculo que, evidentemente, estaba muy por bajo de la realidad social del país, puesto que no se habían sumado a los gastos del Ministerio de Educación los de otros Departamentos ministeriales y los de las economías privadas.

El propio Ministerio de Educación realizó un análisis para el año 1964, del cual se deducía que, de un total de gastos de educación de 24.820,35 millones de pesetas, tan sólo 13.592,50 correspondían al Ministerio de Educación, originándose las demás partidas en otras entidades públicas y en las economías privadas.

El estudio referido calculaba que el Ministerio de Trabajo había aportado en ese año 1.998,10 millones de pesetas a los gastos de educación; la Organización Sindical, 730,20 millones de pesetas; las tasas de Enseñanza media, 250 millones de pesetas; las tasas de enseñanzas técnicas, 111,30 millones de pesetas; la Junta Central de Formación Profesional, 393,05 millones de pesetas; las enseñanzas agrícolas, 290,82 millones de pesetas; las enseñanzas náuticas, 126,16 millones de pesetas; los presupuestos municipales, en las cantidades destinadas a educación, 150 millones de pesetas; los gastos de enseñanza por asistencia a centros no estatales, es decir, los colegios e instituciones privadas de enseñanza, 5.126,52 millones de pesetas; los libros y material, etc., a cargo de las economías domésticas, 1.931,10 millones de pesetas. Si en esta cantidad no se incluían 1.339 millones de pesetas dedicadas por el Patronato de Igualdad de Oportunidades a becas, por considerar que revertían a la enseñanza en alguna de las partidas consideradas, los gastos de educación en 1964 serían de 23.481,35 millones de pesetas.

La información del Ministerio de Educación que se comenta comparaba estas cifras con la Renta Nacional calculada por el Consejo de Economía Nacional, llegando a concluir que, considerando las becas del Patronato de Igualdad de Oportunidades, la relación sería del 3,10 por ciento, y excluyendo las becas del P.I.O., 2,94 por ciento.

Aun cuando se aceptara la composición de las partidas referidas de los gastos en educación, las proporciones a que se llega no son representativas, puesto que se utiliza para el cálculo de la relación las cifras de la Renta Nacional y del Producto Nacional Bruto del Consejo de Economía Nacional, que son muy inferiores a las cifras hoy oficialmente elaboradas por el mismo año por la Contabilidad Nacional. Así, en relación con el Producto Nacional Bruto, en lugar de computar 923.457 millones de pesetas, deberían anotarse 1.086.800 millones de pesetas. En tal caso, la relación entre los gastos totales de educación y el Producto Nacional Bruto, computando el P.I.O., quedaría en el 2,3 por ciento.

« El progreso de las ideas depende mucho de las condiciones sociales, pero también de saber propagarlas y de la forma en que la propaganda se haga. »

Pablo IGLESIAS

Los gastos de la Educación superior en España

Estas cifras de España en 1964 comparan muy desfavorablemente con las de otros países. El Japón, en 1960, gastaba en educación el 4,27 por ciento de su Producto Nacional Bruto, proporción que llegaba en 1959 en los Estados Unidos al 5,10 por ciento y al 4,76 por ciento en Holanda en 1960. Aun en Alemania, en este mismo año, su baja relación de 2,95 por ciento excede con mucho de la encontrada para España.

Si la comparación se efectúa con la Renta Nacional, las circunstancias no mejoran en modo alguno. Según la Contabilidad Nacional, la renta nacional alcanzó en 1964 a 934.868,0 millones de pesetas. Relacionada esta magnitud con el gasto de educación anteriormente mencionado, computando el P.I.O., se obtendría una relación de 2,65, que compara muy desfavorablemente con la lista de países que figuran en el Cuadro núm. 1. En efecto, con la excepción de Portugal, Colombia, Ecuador, Brasil y la India, dieciséis países muestran proporciones muy superiores a las de España y once de entre ellos se encuentran por encima del 5 por ciento.

El retraso de España, calificado por el 2,65 por ciento, es una típica manifestación de subdesarrollo. La propia Inglaterra en 1929 destinaba el 1,33 por ciento de su Renta Nacional a Educación, mientras que en 1955 dicha proporción había subido al 3,0 por ciento y llegaba en 1960 al 4,41 por ciento. La proporción también ha crecido mucho en los Estados Unidos; en 1957-58 los gastos generales y escolares llegaron a 3,6 miles de millones de dólares sobre las cifras de 1947-48. Se supone que en 1970 esos gastos deben acrecentarse hasta 11 ó 12 millones de dólares, a los que habría que sumar 1,5 miles de millones de dólares adicionales para inversiones. Esta conclusión no tiene nada de extraño, puesto que en 1959 el número de alumnos de las Universidades norteamericanas

llegaba a 3.500.000 y se espera alcance a 6.400.000 para 1970.

Dentro de estos totales podría ahora calcularse lo que representa el gasto en enseñanza superior en el citado año de 1964. El presupuesto del Ministerio de Educación destinado en España a la enseñanza universitaria, en 1964, 879,4 millones de pesetas, a los cuales habría que sumar los 120 millones de pesetas de las tasas de Universidades y 11,3 millones de enseñanzas técnicas. La «Encuesta de gastos de enseñanza de las economías familiares» correspondiente al año 1964, organizada por el Instituto Nacional de Estadística, daba como total general de gastos en la enseñanza universitaria 691,2 millones de pesetas y 212,3 millones en la enseñanza técnica de grado superior. Sumando todas estas cantidades —menos las tasas— se llega a un total de 1.789,9 millones de pesetas, que representaría el gasto total efectuado en España en la enseñanza superior en 1964. El resultado sería que los gastos de educación superior llegaron sólo en España al 0,16 por ciento del Producto Nacional Bruto y al 0,19 por ciento de la Renta Nacional en 1964.

Algunas comparaciones internacionales dan el exacto valor de esas cifras. En Estados Unidos, los gastos de educación superior representan el 1,0 por ciento del Producto Nacional Bruto en 1956. En la Unión Soviética esa relación fue del 0,86 por ciento en 1955. En Alemania se calculó en el 0,43 por ciento, con cifras que no deben ser exactamente comparables.

Si se examina la cuestión desde el punto de vista de los gastos medios por estudiante, en la enseñanza superior se llega a conclusiones similares. Según la «Encuesta de gastos de enseñanza de las economías familiares», para el año 1964, el gasto medio por alumno en España en la enseñanza superior sería de 8.780 pesetas, lo que re-

presenta un aumento del 37,2 por ciento para la enseñanza universitaria y el 15,1 por ciento para la enseñanza técnica superior, frente a la encuesta de 1959-60. Estas cifras son comparables con un promedio encontrado para los Estados Unidos en 1961, para todos los establecimientos de enseñanza superior, de 1.300 dólares, cantidad que en la Universidad de Harvard llegaría a 2.800 dólares. En Inglaterra, en 1955, se gastaba por enseñanza superior 34 millones de libras, para 80.500 estudiantes, lo que arroja un promedio de 422,4 libras por estudiante, cifras próximas a 1.200 dólares. En Rusia, las proporciones eran más bajas, pues sólo llegaban a 1.421 rublos en 1955. Las 8.780 pesetas gastadas en España por estudiante en la enseñanza superior en 1964, comparan muy desfavorablemente con las cifras citadas en otros países, que las superan en más de diez veces.

Este problema es tanto más grave por cuanto una reciente publicación de la Organización de Cooperación y Desarrollo Económico titulada «Enseignement et Développement», llega a la conclusión de que «la enseñanza superior constituirá el principal estrangulamiento en España en los próximos años, debido a las exigencias crecientes de la economía y, en especial, a las necesidades acrecentadas de docentes» (1).

El problema que se plantea es cómo podría financiarse una expansión del número de estudiantes universitarios parecido al que se deduce de los estudios del «Proyecto Regional Mediterráneo», teniendo en cuenta que el gran estrangulamiento en la Enseñanza en España en los próximos años ha de ser, precisamente, la enseñanza superior, y teniendo en cuenta, asimismo, la escasa financiación de esa enseñanza en España.

Si se aceptan las estadísticas anteriormente mencionadas sobre el coste de la enseñanza superior, lo que proviene de las

tasas universitarias no representa sino el 11,5 por ciento total. Algunos cálculos oficiales la hacen subir hasta el 20 por ciento. En todo caso, aun cuando se aceptara esta última cifra, no llegaría a ser sino una quinta parte del coste total de la enseñanza universitaria en el país. Las cifras correspondientes para 1955 en Inglaterra y 1956 en Estados Unidos eran el 13 y el 25 por ciento, respectivamente. En estos dos países las donaciones y diversos representaban el 21 y 28 por ciento del total. No obstante, en los establecimientos privados de los Estados Unidos las tasas universitarias alcanzaban al 46 por ciento de los gastos totales.

Las conclusiones anteriores, que presentan el extraordinario esfuerzo que debe realizar el Estado en España en la enseñanza superior, son tanto más importantes por el sistema impositivo que rige en el país. En efecto, los impuestos indirectos, deducidos el impuesto de lujo y el monopolio de petróleos, representaron 65.125,2 millones de pesetas en 1965. El impuesto al trabajo personal, 8.709,4 millones de pesetas al año. El total de ingresos tributarios por estos dos conceptos ascendió, por tanto, a 73.834,6 millones de pesetas. Los impuestos directos, por su parte, excluido el impuesto al trabajo personal, alcanzaron en el mismo año 1965 a 32.567,2 millones, a los cuales habría que sumar los impuestos de lujo, por un total de 16.390,5 millones, con un resultado de 48.957,7 millones de pesetas. Las entradas tributarias totales que se computan —excluyendo las del monopolio de petróleos, que es difícil distribuir entre unas y otras clases sociales— representaron en el año de 1965, 122.793,3 millones de pesetas. De ellos, los impuestos indirectos de masa y los del trabajo personal significaron el 60,1 por ciento.

Si se relaciona esta conclusión con la anterior, se advierte en seguida que el coste de la enseñanza superior en España se paga en un 60 por ciento por las grandes masas, mientras que beneficia en más de un 95 por ciento a las clases superiores, que tan sólo pagan el 40 por ciento de su costo. Esta desigualdad social es inconcebible.

El argumento mencionado tendría importancia tanto mayor si se estructurara el sistema universitario español sobre Universidades libres, puesto que éstas tendrían que obtener del Sector Público una parte sustancial de sus ingresos —como el hecho ocurre en la actualidad—, mientras que por la carestía de su matrícula su enseñanza quedaría aún más limitada a las clases propietarias de lo que ocurre en el presente.

Jesús PRADO ARRUARTE

(1) O. C. D. E., «Enseignement et Développement», marzo de 1965, artículo «España», por L.J. Emmeril, pág. 53.

Une défaite politique du général Ky

Ce n'est pas sans étonnement que l'on a appris que le général Ky, chef du gouvernement sud-vietnamien, renonçait à faire acte de candidature à la présidence.

Sa décision est intervenue après une longue autant qu'importante réunion du Conseil des forces armées et des tractations qui n'ont pas duré moins de deux jours avec le général Thieu, actuel chef de l'Etat et principal candidat aux élections présidentielles du 3 septembre prochain.

On imagine volontiers que l'autoritaire et ambitieux général Ky ne s'est pas décidé de gâité de cœur à laisser le champ libre à son rival, d'autant plus que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il ne peut supporter le président en titre.

Ce dernier n'avait-il pas accusé tout récemment, le général Ky d'avoir entamé la campagne électorale avant le 1er août, date fixée par le gouvernement ?

Il n'aura donc servi à rien au général Ky d'avoir multiplié ses visites dans les provinces, augmentant les traitements des fonctionnaires et prononcé d'innombrables discours à la radio de Saigon.

En fait, on ne peut mieux expliquer la défaite politique du chef du gouvernement qu'en soulignant que son influence au sein de l'armée sud-vietnamienne est moins prépondérante que celle de son adversaire. Et si tous deux font également campagne pour l'écrasement des forces nord-vietnamiennes et du F.N.L., le prestige du général Thieu est plus grand dans les milieux de l'armée et de

la population, tout au moins dans la partie de celles-ci décidée à poursuivre la guerre jusqu'au bout.

Mais en face du clan des militaires se dresse, maintenant, un groupe de civils conduits par M. An Truong Thanh et qui, sous l'emblème d'une bombe barrée n'hésite pas à défendre publiquement des idées de paix et de réconciliation.

C'est dans cet esprit que M. Thanh, ancien ministre de l'Economie du général Ky, se présentera aux élections à la présidence de la République du Vietnam du Sud.

Dans une déclaration remise à la presse, le candidat civil, appuyé par son colistier, M. Vu Van Huyen, explique que « tous deux se présentent pour marquer la plus chère et la plus ancienne aspiration de tout le peuple vietnamien : terminer la guerre ».

Précisant encore qu'ils n'appartiennent à aucune organisation, les deux hommes estiment que « l'ensemble des problèmes actuels du Vietnam, qu'ils soient sociaux, économiques ou culturels, apparaissent sans solution si la guerre se poursuit ».

A l'encontre des thèses d'une guerre à outrance défendues par le général Ky, MM. Thanh et Huyen professent que « les différences d'opinion sont d'une grande importance pour progresser vers la création d'un régime démocratique ». Ils croient également que seuls les régimes totalitaires veulent détruire tous les individus qui ne pensent pas comme leurs dirigeants.

Ils se rendent parfaitement compte de ce que leur position a d'insolite et, dans une lettre adressée au général Thieu, MM. Thanh et Huyen affirment qu'ils savent qu'en prenant une telle position, ils s'exposent eux-mêmes à de grands dangers.

C'est la première fois depuis longtemps qu'au lieu des thèmes habituels de revanche on entend, à Saigon, militer en faveur d'un cessez-le-feu et à un retour à de bonnes relations entre les deux communautés vietnamiennes.

Et le courage politique des deux hommes est d'autant plus grand qu'aucun des autres candidats aux élections présidentielles le général Dong Van Minh, connu sous le surnom de « gros Minh », exilé politique à Bangkok, ainsi que MM. Pham Khao Suu, ancien président de l'Assemblée et Tran Van Huong, ancien Premier ministre, n'ont inscrit la paix dans leur programme électoral.

La lutte promet d'être chaude d'ici le 3 septembre et qui sait si l'on n'assistera pas avant cela à des retournements de situation. On voit mal l'orgueilleux général Ky laisser les événements se dérouler dans un sens qui lui est totalement défavorable sans esquisser la moindre réaction.

Cela surprendrait tous les observateurs politiques comme, déjà, les a surpris le désistement vraiment inattendu du chef du gouvernement dans la course à la présidence.

Pierre-Jean SCHAEFFER.

Porcentaje de la renta nacional

| PAISES | Porcentaje de la renta nacional |
|------------------------|---------------------------------|
| Estados Unidos | 6,10 |
| Canadá | 5,87 |
| Suecia | 5,02 |
| Nueva Zelanda | 3,81 |
| Australia | 3,49 |
| Inglaterra | 4,41 |
| Alemania Occidental .. | 3,79 |
| Bélgica | 5,83 |
| Dinamarca | 4,50 |
| Francia | 3,50 |
| Noruega | 5,48 |
| Finlandia | 6,61 |
| Holanda | 5,85 |
| Irlanda | 3,41 |
| Italia | 5,19 |
| Japón | 5,34 |
| España | 2,65 |
| Portugal | 2,21 |
| Colombia | 2,02 |
| Ecuador | 2,45 |
| Brasil | 2,70 |
| India | 1,85 |

Fuentes: F. Edding, « Expenditure on Education, Statistics and Comments », en A.G. Robinson y J.E. Vaizey, « The Economics of Education », McMillan, New York, 1966, página 41. Para España estimación.

On a interdit EL SOCIALISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTE. Nous voulons simplement, en frères vous rendre un peu des moyens que l'on vient honteusement de vous ravir.
Georges BRUTELLE
Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

LE SOCIALISTE

HEBDOMADAIRE

Se ha prohibido EL SOCIALISTA ; nosotros os devolvemos LE SOCIALISTE. Queremos sencillamente restituirlos, como hermanos, algo al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar.
Georges BRUTELLE
Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

La magie du verbe et la paix

Par Serban VOINEA

Les communistes nous avaient habitués depuis longtemps à ne pas attribuer aux mots qu'ils utilisaient le sens que nous leur prêtons nous-mêmes. Ainsi leurs dictatures seraient des démocraties et leurs attitudes belliqueuses des exemples de politique pacifique. Depuis la guerre éclair israélo-arabe, cette méthode trouve une application nouvelle. En effet, les Soviétiques et leurs satellites veulent convaincre le monde qu'Israël est un Etat impérialiste, réactionnaire qui n'a d'autres buts que d'attaquer ses voisins arabes.

Les communistes ont toujours utilisé l'« impérialisme » pour décrier leurs adversaires. La fin de la dernière guerre a vu l'U.R.S.S. s'annexer de nombreux territoires et leurs habitants. De cela il est malséant de parler. Par contre Israël, avec sa superficie de 21.000 km. 2 et ses deux millions et demi d'habitants, mènerait, selon l'U.R.S.S., une lutte « impérialiste » contre les Etats arabes avec leurs deux millions de m. 2 et leurs quelques 40 millions d'habitants. Suivi par les arabes et de nombreux communistes, ce slogan est répété par une foule et des orateurs qui ne savent pas ce qu'est l'impérialisme dont ils parlent.

Cela est d'autant plus curieux que jamais personne n'a encore exposé au public international quels sont les grands monopoles israéliens qui tendraient à soumettre à leur volonté les pays avoisinants. Quant au capital financier, base de l'impérialisme, personne n'ignore qu'Israël ne cherche pas à en placer sur les marchés étrangers, mais fait appel à l'étranger pour se procurer les moyens de subsister.

Puisque l'argument n'obtient pas les résultats escomptés, on accuse Israël d'être « réactionnaire » et de tendre à renverser les régimes « progressistes » des pays arabes.

Depuis bientôt vingt ans qu'ils ont conquis leur indépendance, les Israéliens ont créé une véritable démocratie : pluralité des partis, élections honnêtes et vie parlementaire exemplaire. C'est d'ailleurs un des griefs inexprimés mais tenaces, que leur opposent les Arabes et les Soviétiques, de constituer un régime « européen » sur une terre asiatique. Qu'il s'agisse ainsi d'un raisonnement raciste, tendant à croire que la démocratie est une forme de vie particulière à l'Europe, que les Africains et les Asiatiques seraient incapables d'ériger, les adversaires d'Israël ne s'en rendent pas compte.

Quant aux problèmes économiques qui se posent en Asie Mineure, les Israéliens ont obtenu des succès qui font l'admiration

« El Socialismo no actúa de espaldas a los hechos. Se sirve de ellos para elaborar sus teorías, que son sus elementos científicos creadores y vitales. Un movimiento socialista esencialmente práctico, sin principios y sin teorías, cualesquiera que fuesen sus triunfos inmediatos, sería un movimiento sin alma y sin porvenir. »
Julián BESTEIRO

Comité de Rédaction de LE SOCIALISTE :

Jean PAUL-BONCOUR
Suzanne LACORDE
Georges GUILLET
Gérard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur :
Roger SOUTON

du monde entier. Des pierres et des sables qu'ils ont hérité, ils ont tiré du blé et des arbres, des oranges et des roses. Si les pays arabes voisins en avaient fait autant, la misère aurait disparu de toute la région. Mais, loin d'imiter Israël, ils ont combattu, les armes à la main, pour empêcher ceux de la région de servir à l'irrigation. Ce sont cependant les Arabes qui se présentent comme des « progressistes » et les Soviétiques soutiennent cette prétention.

Enfin, il n'est question que de punir l'agresseur. Mais, il ne semble pas si facile de l'identifier. Moscou proclamait, dès avant la bataille, que ce serait Israël qui attaquerait le premier. Il faut reconnaître aux Soviétiques un don particulier de devins, car, si les historiens discutent encore sur l'agresseur de la guerre de 1914 eux savaient, dès avant la bataille, qui serait l'agresseur en juin 1967.

Tout lecteur de journal sait ce qui s'était passé avant le 5 juin. Il connaît aujourd'hui l'importance des forces qui avaient été mobilisées par les Arabes à toutes les frontières israéliennes. Le monde entier sait qu'il s'était agi de détruire l'Etat d'Israël et que, si les Arabes avaient obtenu la victoire, il n'y aurait eu que peu de survivants parmi les deux millions et demi d'hommes, de femmes et d'enfants que compte Israël.

Les peuples primitifs accordent à la parole des vertus particulières. Une fois prononcés, la parole vit de sa vie propre et crée une réalité destructible. C'est une forme de la magie et les Arabes en ont usé à profusion. Mais une pareille politique ne devrait pas avoir de prise sur un esprit moderne. Aussi grande que puisse être la magie du verbe, surtout lorsqu'il est répété à satiété sur toutes les ondes, il faut savoir s'en défendre. Ce n'est qu'à ce prix que la paix pourra être instaurée au Moyen-Orient.

MOSCU - MADRID VIA BELGRADO

El periódico socialista de Amberes « Volksgazet », ha consagrado un documentado artículo a la derrota diplomática de la U. R. S. S. en la O. N. U. Después de haber criticado la actitud incomprensible del Gobierno de Belgrado, el periódico socialista constata que los Gobiernos de los países llamados neutralistas, se habían unido a la dictadura griega y a Franco para condenar a Israel.

El periódico escribe :
« Franco ha votado como Gromiko.

« La nueva dictadura de Grecia ha estado de acuerdo con los rusos. Moscú, Madrid, Atenas y Belgrado se han vuelto de la misma manera contra el pequeño Israel, al igual que, por otra parte, París. Es muy significativo y ello deshace bastantes «slogans» del a sí mismo cataloga-antifascismo de los comunistas... »

Los representantes de los minipartidos comunistas de Bélgica, siempre atentos a eleccionar a los demás para hacer olvidar sus permanentes errores, harían mejor en no insistir demasiado sobre las nuevas alianzas realizadas contra un pequeño país democrático.

Subrayemos sobre este particular, que países verdaderamente neutros, tales como Suecia o incluso Austria, tampoco han sostenido la actitud negativa de Moscú y de Madrid.

(De "Le Peuple", Bruselas 11-7-67.)

El despertar de España Unidad de acción de la oposición democrática

Por Jose M. de VELASCO

Terminó el fenomenal escándalo publicitario del referéndum. Los quinientos millones de pesetas que Franco empleó para su propaganda se dilapidaron. Fraga, el maquiavelo de turno, anunció que Franco había sido plebiscitado por el pueblo. Lo probaba el «sí» masivo. Hizo tan bien las cosas que pudo ofrecerle dos millones más de votantes que electores inscritos. Al votar la Ley Orgánica e institucionalizar el régimen, anunciaba que los escrupulos de las «podridas democracias» habían desaparecido. Tenían que dar paso a la entrada del régimen franquista en el Mercado Común. Allí estaba como tangible realidad la «voluntad de los españoles libremente expresada en las urnas». Pero las democracias no lo creyeron así. Consideraban, y con razón, que no se había dado ocasión a las fuerzas de la oposición para intervenir en las elecciones. Que todo había sido una farsa. Y que con su conducta se habían convertido en el hazme reír del mundo libre.

Mientras tanto, al mes siguiente, la Universidad y el Taller daban la respuesta en la calle, al «sí» masivo de Franco. Los estudiantes reclamando la reforma de la enseñanza y exigiendo con vigor la creación del Sindicato universitario libre y democrático. En asambleas clandestinas y libres, respaldados por la conciencia universitaria internacional, constituyen sus Comités y delegados regionales. El Gobierno español, que los crédulos decían se iba «liberalizando», detiene al presidente de los estudiantes de Francia, y tras cinco días de cárcel, lo expulsa de España. Emplea métodos auténticos de «democracia». Si toda España había votado «sí», mal se comprende la actitud del estudiantado español.

Paralela a esta acción, la clase obrera española en la mina, industria, fábrica y taller, manifiesta su descontento. Su rebeldía es notoria. Los salarios —los más bajos de Europa— no están en relación con el costo del nivel de vida del país. Surgen los conflictos sociales. Se repiten las gestas obreras de los años 62-63. Se producen paros en Asturias, Vizcaya, Madrid, Barcelona. Huelgas parciales en las industrias, cierres de fábricas, conflictos en Bandas de Echevarri, en Bilbao. Se practica la solidaridad entre los huelguistas. La clase obrera ha reclamado su puesto en la lucha. Y ésta ha culminado con las magníficas manifestaciones del Primero de Mayo, que han obligado al Gobierno español, impotente para frenar el espíritu de rebeldía contra el régimen, a decretar el estado de urgencia en Vizcaya. Su impotencia para frenar la acción de la oposición democrática la ha centrado deportando, procesando y multando a centenares de socialistas. Son los estertores de un régimen en la agonía.

Si los estudiantes mantienen con vigor su firme determinación de acabar con el régimen y de obtener el establecimiento de sindicatos libres, la clase obrera no queda a la zaga. Con tesonera voluntad sigue su lucha para alcanzar, no sólo el establecimiento de sindicatos libres, sino también obtener que sean garantizados los derechos humanos más indispensables en todo país civilizado. Asistimos, pues, con verdadera emoción al resurgir de la democracia en España. Vemos confundidos, aunque con un objetivo común bien determinado, a la Universidad y al Taller. El cerebro y el músculo. Urge canalizar esta acción que no es sólo reivindicativa, sino de hondo contenido político, económico y so-

cial. Por lo que a nosotros respecta, hemos de poner a contribución cuanto esté a nuestro alcance para ayudar este nuevo resurgir viril de la clase obrera y de la democracia española. Tienen fe en la Unión General de Trabajadores, tienen confianza en el Partido Socialista Obrero Español. Nosotros no podemos ni debemos —sin traicionarnos a nosotros mismos— rehuir a la llamada imperativa, urgente, apremiante, que surge del fondo de su conciencia proletaria. Hemos dicho y proclamado que somos los verdaderos intérpretes del pensamiento de la clase trabajadora española. Vamos a demostrarlo poniendo a contribución cuanto somos y representamos

para liquidar la dictadura franquista.

Movilicemos todas nuestras relaciones internacionales. Galvanicemos la acción concertada de todas las fuerzas de la oposición democrática hacia un objetivo común: desaparición del nefasto régimen que arruina al país. Demostremos al mundo democrático que nos observa que somos capaces de resolver —sin efusión de sangre— los ingentes problemas que España tiene planteados y que la estulticia de un Gobierno dictatorial no ha sabido ni podido resolver. Es necesario fundir en el crisol de las realidades históricas el esfuerzo gigantesco que realizan las dispersas fuerzas de la oposición democrática, dentro y fuera de España. Aunemos voluntades, reforcemos la acción de la Alianza Sindical, fortalezcamos la U.E.D. organismos capaces, si la buena voluntad no falta, de encauzar, dirigir y coordinar una táctica común, y si es posible un programa de lucha que de al traste con el carcomido régimen franquista. Separemos de nuestro lado lo ineficaz. Apartemos a quienes escudan el bulto. Estamos en período de acción. De acción diaria, metódica y eficaz, que nos conduzca a la liberación de España. Y en vanguardia de toda acción que conduzca a este fin deben estar, como lo estuvieron siempre, en todos los períodos políticos y revolucionarios de nuestra historia, el Partido Socialista Obrero Español y la Unión General de Trabajadores de España.

El problema de la sucesión del régimen franquista está en la calle. A la calle, después del referéndum, lo han llevado las fuerzas de la oposición democrática, con sus conflictos sociales, sus huelgas reivindicativas, sus manifestaciones del Primero de Mayo. Nuestros compañeros del Interior y las fuerzas de la oposición han lanzado el reto. Ayudémoslos. El sacrificio de nuestros presos debe servir de estimulante a nuestra energía individual y colectiva. Persistamos con fe, entusiasmo y acción, hasta que hayamos conseguido nuestro objetivo: La libertad de España.

Solidaridad del Partido Socialista de los Estados Unidos

Con motivo de la ola de arrestos y deportaciones de socialistas y ugetistas en abril y mayo último, las CC. EE. del Partido y de la Unión difundieron comunicados dando cuenta de lo que estaba sucediendo en España. El resultado fue la campaña internacional de protesta contra el recrudecimiento de la represión y de solidaridad con los perseguidos, que terminó por impresionar a los franquistas. En los Estados Unidos también hubo vivas reacciones, como lo testimonia la carta que reproducimos:

Socialist Party U.S.A.

Nueva York, 13 de junio de 1967.

« Querido compañero Llopis:

Le adjunto a usted copia de la carta que estamos enviando a los principales líderes obreros y funcionarios de los Servicios del Trabajo, así como a simpatizantes del movimiento obrero en nuestra nación. Va acompañada de una traducción completa del texto de la carta que ustedes nos dirigieron y que ha sido publicada en el periódico de nuestro Partido «New America».

Tenemos grandes esperanzas de que esto produzca muchas expresiones de simpatía y actos de solidaridad para usted y sus compañeros del movimiento sindical español. Una amplia circulación de nuestro documento nos parece que es el primer paso a dar, puesto que su elocuente llamada habla por sí misma.

Estoy seguro que de esta actividad nuestra podrán colegir ustedes el extraordinario interés y simpatía que tenemos por los trabajadores de España. En cuanto a nuestros compañeros, nuestros sentimientos de alarma se hallan templados por la admiración que nos produce su bravura. »

Fraternalmente,

George WOYWOD
(Secretario Nacional)